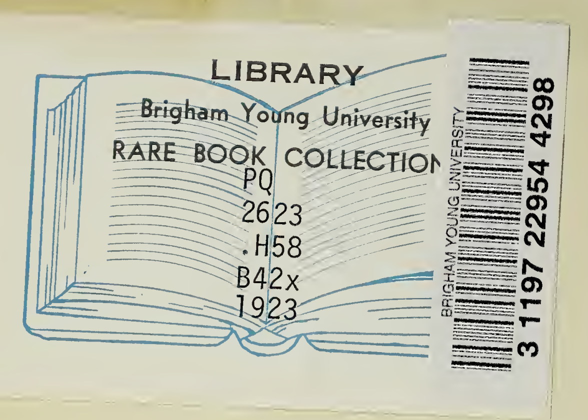



LIBRARY
Brigham Young University
RARE BOOK COLLECTION
PQ
2623
.H58
B42x
1923
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22954 4298

Jean L'Hiver

Le Beau Sacrifice

1914

« Je te sacrifierai, Chère Patrie en pleurs
Et mon être qui souffre et mon esprit qui pense ! »
(La Voix des Choses)

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Librairie académique PERRIN et Cie.

Ouvrage tiré à deux cents exemplaires

sur papier à la forme des

Papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 200

N°  20

A mon frère Henri, j'offre le 1er exemplaire de l'ouvrage de son infortuné neveu Raymond, victime de la guerre maudite de 1914-1918.

LE BEAU SACRIFICE

DU MÊME AUTEUR :

LA PREMIÈRE CHANSON

Contes et Poèmes

BORDEAUX 1912

En vente à la Librairie Perrin



Jean L'Hiver



JEAN L'HIVER

LE
Beau Sacrifice
1914

« *Je te sacrifierai, Chère Patrie en pleurs*
Et mon être qui souffre et mon esprit qui pense ! »
(La Voix des Choses).

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉFACE DE MONSIEUR HENRI LAVEDAN, DE L'*Académie Française*.

LETTRE DE MONSIEUR MAURICE BARRÈS, DE L'*Académie Française*.

AVANT-PROPOS DE MONSIEUR RENÉ VALLETTE, DIRECTEUR DE LA *Revue du Bas-Poitou*.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN & Cie

1923

I. Notice biographique.

Raymond Cottineau naquit le 16 janvier 1893, à Luçon, modeste chef-lieu de canton de la Vendée, décoré jadis du titre pompeux de ville par ses évêques, dont le plus illustre fut le cardinal Richelieu. Il y fit ses études, sous les yeux de ses parents, dans le collège alors si florissant, légitime orgueil des luçonnais, où il fut, dit-il, parfois si malheureux, sans doute bien par sa faute. Sous la direction de maîtres dévoués il s'adonna plus spécialement à la littérature, & il y fit bientôt de tels progrès que ses compositions françaises étonnaient à bon droit ses professeurs d'humanité. Il avait d'ailleurs abondamment reçu tout ce qu'il fallait pour y réussir. Observateur silencieux & passionné de la nature qu'il savait étudier & comprendre, âme sensible à l'excès, tempérament porté à la tristesse & à la mélancolie, il contemplait dès lors avec une sorte d'enivrement les vastes étendues du marais & de la plaine, ainsi que les épaisseurs du bocage, à la limite desquels sa petite ville natale est mollement assise; heures délicieuses qui développèrent à un haut degré sa brillante & poétique imagination. Mais c'est surtout à sa sortie du collège, que tout en préparant son droit à Bordeaux, il s'adonna librement à ses goûts littéraires, & se perfectionna par la lecture assidue des chefs-d'œuvre contemporains. La Revue des Poètes accueillit ses premiers essais, & les publia sous le pseudonyme de Moon Day (Raymond). Le jeune homme de 16 ans s'y révélait avec un talent très personnel qui devait s'accentuer par la suite. Trois ans plus tard, en 1912, il publiait sous le nouveau pseudonyme, définitif celui-là, de Jean l'Hiver, sa Première chanson,

volume de contes et de poèmes, où se trouvent, à côté de pièces inégales, des morceaux d'une exquise fraîcheur et d'un naturel charmant, qui promettaient pour l'avenir. Divers périodiques de Paris et de province le comptèrent dès ce moment comme collaborateur. Son carnet de route, (manuscrit intéressant qui mériterait de voir le jour), les énumère complaisamment, avec deux bons etc, qui doivent être plutôt pour la forme. Mais quelle que soit la valeur littéraire de ces articles, ils ne pouvaient jamais faire soupçonner à quelle hauteur devait s'élever si tôt après, deux ans à peine, le talent merveilleux de leur auteur. C'est à la veille de disparaître, qu'il donna d'un coup toute sa mesure. Avant de rejoindre son régiment, le 114e de ligne, réclamé par la mobilisation des premiers jours d'août 1914, il vint dire un suprême adieu à son père qui se trouvait pour lors au château de Chillac, acquis une quinzaine d'années auparavant, en Charente; & là comme en se jouant, il composa une série de strophes, la Veillée des armes, dans lesquelles on sent passer un souffle peu ordinaire: c'était comme l'annonce du chant final. Dès octobre suivant, une fièvre maligne le fit diriger sur l'hôpital de Parthenay (Deux-Sèvres), fièvre produite non par la peur, – car il ne la connut jamais, le brave enfant, – ni par la résistance au devoir de servir sa patrie, qu'il ne marchanda pas un instant, mais bien plutôt par la pensée, fixe désormais comme une terrible obsession, que tous ses rêves littéraires, tous ses gigantesques projets qu'il se sentait maintenant prêt à réaliser, allaient se trouver anéantis par la mort, dont il avait toujours eu le sombre pressentiment. C'est ce qu'il décrit

si bien dans ce cri déchirant:

Voilà ce qui me ronge, & ce qui me fait mal.

Là, durant une courte convalescence, du 21 octobre au 14 novembre, il rédigea au courant de la plume & sans rature, un ensemble de petits tableaux, auxquels il donna le titre si bien choisi, de Beau Sacrifice, & où sont peintes au vif les émotions d'une âme qui, après avoir passé tour à tour par les sentiments de crainte & d'espérance, partagée entre le désir si naturel de vivre pour retourner à son cher pays natal, & la pensée d'une mort prématurée à l'âge où tout sourit ici-bas, s'offre généreusement pour le salut suprême de sa patrie. analyser les beautés de ce petit poème est impossible: il faudrait tout citer. Le sacrifice offert fut accepté par le Maître de la vie & de la mort. Dirigé sur le front belge, à sa sortie de l'hôpital, et versé dans le 32e de ligne, Raymond Cottineau trouva la mort devant Ypres, le 10 février 1915. Son "cadavre de gloire", comme il l'avait souhaité, fut enseveli à l'ombre d'un verger, sur une terre étrangère, loin de ses ancêtres, étendus là-bas sous les ifs du cimetière de Luçon, où se dresserait un jour sa propre tombe, vide, hélas, de ses chers ossements disparus à jamais. La médaille militaire fut décernée à sa mémoire le 19 mars 1920, avec citation; et l'académie Française a couronné le Beau Sacrifice en lui attribuant, en 1915, le prix Archon-Despérouses.

Si ses parents peuvent à juste titre, être fiers de la gloire de leur cher disparu, ils n'en ressentent pas moins cruellement sa perte, et ne se consolent qu'en pensant qu' "une mort prématurée renferme presque toujours plus de douleurs épargnées que de joies ravies."

fr. Henri Cottineau ptre
O.S.B.
Chillac, juin 1923.

II. Tableau bibliographique.

A sa sortie du collège, le jeune poète luçonnais, Raymond Cottineau s'adonna passionnément à la littérature; la poésie avait évidemment pour lui plus de charmes que l'étude aride du droit. Tout en préparant ses examens, il trouva le moyen d'éditer, à l'insu de ses parents, sa Première Chanson, contes & poèmes, (Bordeaux, Trénit, 1912). Dès le commencement il y déclare nettement son dessein au lecteur:

"Tu n'y trouveras pas le galop d'épopée,
"La passion qui hurle & sonne l'olifant...
"Mais le sourire clair d'une aurore trempée
"Et les premiers frissons d'un cœur simple d'enfant."

Ce coeur simple d'enfant en a dicté la dédicace:

"A ma petite ville natale, & ensuite à toute ma chère Vendée, au marais, à la côte, à la plaine féconde, au bocage ombreux, qui furent les maîtres adorés de ma jeunesse."

S'il y a de l'inégalité dans ce recueil, conséquence forcée d'un talent qui commence, la lecture en est cependant extrêmement attachante, pour la forme aussi bien que pour le fond. Divers périodiques purent compter alors sur la collaboration du jeune écrivain. Il en a lui-même dressé la liste, complaisamment, dans son Carnet de route, qu'il fait suivre de deux pompeux etc, trop fréquents, croyons-nous, en pareille occasion. Ce sont les Loups, la Revue des Poètes, le Cénacle, Simple Revue, Petite Revue artistique, Revue du Bas-Poitou, plus une petite plaquette intitulée

Variations, et publiée dans Paris-Revue. Les dates de composi-
tion s'échelonnent entre 1912. (ou peut-être plus tôt pour la Revue des Poètes)
et 1914, sous les pseudonymes de Morn Day (anagramme de
Raymond) ou Jean l'Hiver, celui qui devait l'immortaliser.
quelques mois à peine avant de disparaître dans l'affreux
cataclysme de 1914, il donna la mesure de son talent dans
un ravissant petit poème qu'il intitula de son vrai nom
de Beau Sacrifice, & qu'il composa durant sa convalescence
à l'hôpital de Parthenay, du 21 octobre au 14 novembre.
Par son testament du 15 janvier 1915, quelques semaines avant
sa mort, il déclare que son grand désir est de voir éditer le
Beau Sacrifice, sans ratures ni retouches, parce que, dit-il,
moi seul pourrais les faire, & je n'aurai malheureusement
pas eu cette satisfaction... Ce livre est le sang de mon cœur."
aussi demande-t-il qu'il soit illustré par son ami X.., en
y employant tout son talent & toute son âme." Ce pieux
désir vient d'être réalisé d'une façon digne de l'œuvre
La librairie académique Périn vient de l'éditer richement
en format grand in-8°, avec les illustrations de M. Marcel
Fleury. Les "piécettes" dont se compose le Beau Sacrifice
semblent au premier abord autant de tableaux détachés &
sans suite apparente; ils forment cependant un tout,
et sont étroitement enchaînés dans la pensée de l'auteur.
A la veille d'une mort que les circonstances lui font entre-
voir comme certaine, il sent son âme partagée entre la
crainte & l'espérance: il est si dur de mourir en pleine
jeunesse, & pourtant si noble de donner généreusement son
sang pour ceux qu'on aime. La lutte est sentie, mais le
sacrifice se fait sans compter. C'est ce qu'a si bien résumé
M. Lavedan dans son intéressante préface au livre du fils

de son ancien ami. L'holocauste fut accepté, et l'héroïque victime n'a même pas eu la triste consolation de pouvoir reposer & dormir son dernier sommeil près de ses vieux parents, sur le sol natal qu'il avait tant aimé. Il avait formé le projet d'écrire un livre qu'il voulait intituler "Au pays des Géants", dans lequel il aurait chanté les guerres immortelles de la Vendée militaire. C'est à quoi sans doute il fait allusion par ces simples mots : « J'avais bien mieux dans le cœur." Le Beau Sacrifice fait entrevoir ce qu'aurait pu être l'œuvre projetée. Géant, il l'a été lui-même à sa façon : il est tombé en héros, comme ses ancêtres de la Grand'Guerre ; c'est du moins une consolation pour ceux qui le pleurent.

fr. H. Cottineau ptre
O.S.B.

Chillac, juin 1923.

Ces deux articles ont été écrits pour l'Association des écrivains combattants de 1914-1919, qui en mai 1923 par l'intermédiaire de M. Thierry Sandre avait demandé ... "Il nous faut 1° une notice biographique exacte,
" complète & cependant succincte : détails sur la vie littéraire
" & sur la vie militaire ; circonstances de la mort ; citations, etc.
" La longueur de cette notice est laissée à votre discrétion. (50
" à 80 lignes). N'oubliez pas toutefois que nous aurons 470
" écrivains dans notre recueil.
" à fournir séparément - 2° un tableau bibliographique,
" dates, noms des éditeurs, collaborations, revues & journaux.
3° Un choix de textes à publier, vers ou prose, ou des deux

« suivant le cas, pour un total de 3 ou 4 pages, ou moins encore,
« si l'auteur n'avait pas eu le temps de publier beaucoup. Nous
« serons peut-être obligés, si la place nous manque, de choisir
« au dernier moment dans votre choix. Mais nous tenterons
« tout pour n'y être pas réduits. Indiquez les références des
« textes à reproduire. Il n'est, bien entendu, pas indispensable
« que vous ne cherchiez que des textes de la guerre, ou de l'inédit.
« Vous êtes le parrain d'un auteur, toute liberté vous est acquise,
« et nous ne désirons que vous voir présenter de lui au public,
« dans un espace malheureusement restreint, l'image la
« plus précise. Votre contribution sera signée. »

Thierry Sandre
145, rue de Rome
Paris, 17.

(contribution à fournir pour le 1er octobre prochain au plus tard)

Gravures

En tête : Portrait (peu ressemblant) de R. Cottineau.

39 litre

45 tombe supposée d'un soldat quelconque.

49 château de Chillac, (Donissan-de Lescure-La Rochejacquelein) vue nord.

55 Château de Chillac, vieux salon

59 Parthenay

67 ..

75 la Couldre

81 Chillac, église paroissiale, adjacente au château.

85 Luçon, collège Richelieu (peu flatté)

95 Château de Hooghe (Ypres)

103 Château de Chillac, Sud.

111 la Couldre

119 Luçon, maison où naquit Raymond.

127 Luçon, Treize-Vents, propriété de famille de 80 hectares, traversée par la route des Moutiers. (quelque peu fantaisiste)

133 panoplie

137 paysage quelconque

143 Château de Chillac, cheminée au 1er étage

147 la Couldre

151 "

155 cimetière de campagne quelconque

163 Salon ..

171 la tombe supposée au château de Hooghe. 175 Immortalité.

PRÉFACE

par

Monsieur Henri LAVEDAN

de l'Académie Française

13

PRÉFACE

Il y a huit ans, vers la fin de Mai 1914, à la même époque à peu près, que celle à laquelle sont tracées ces lignes, je reçus d'un jeune homme une lettre qui me remplit d'une émotion toute particulière.

C'était l'épanchement d'un cœur et d'un esprit embrasés de leur aurore, et déjà soulevés par les vagues du beau. Dans une décision qui paraissait soudaine et que je sentais pourtant réfléchie et préparée de loin, ce tendre audacieux de vingt ans, me faisait, avec une chaleur dont j'étais remué, la confession de l'idéal auquel visait, au-dessus de son intelligence et sans qu'il s'en doutât lui-même encore, une âme magnifique.

Son irrésistible amour des lettres, ses rêves de poète et d'écrivain, les nobles désirs dont la force avait pour lui l'effet d'une vocation, il me les certifiait dans une envolée de confiance, à laquelle aussitôt la mienne se gagnait. Dès les premières lignes, j'étais séduit par mon charmant inconnu. Je le suivais là où m'entraînaient l'élan de sa sympathie et son allégresse familière.

Avant d'avoir achevé les quatre pages de l'écriture fine et fiévreuse et lu le nom qui les justifiait, j'étais attaché à cet

aimable enfant, et prêt à lui accorder avec reconnaissance " les grandes faveurs " — si faciles, hélas ! — que sa gentillesse espérait de moi.

Il me priait d'être son guide et le directeur de sa pensée, le critique de ses travaux ; il exigeait avec franchise mon indulgence et ma sévérité ; il me disait sur moi, sur mes livres qu'il avait lus, ces choses délicieuses et folles, dont seules la sincérité touchante et la suave ardeur juvénile excusent la déraison et qu'avec une faiblesse lucide nous goûtons, sans les prendre au mot, nous souvenant qu'à cet âge béni, nous avons avec un égal amour et une même admiration naïve, procuré à quelques-uns de nos maîtres, vers l'automne de leur vie, des instants pareils de joie consolante et d'une ineffable pureté.

Mais quand tomba sous mes yeux, ou plutôt y revint, ainsi qu'à mon esprit, ce nom de Cottineau qui m'avait été familier, qui sonnait si bien sa Vendée, et me ramenait brusquement à trente-quatre ans en arrière, je m'expliquai du coup les raisons toutes naturelles qui avaient poussé vers moi celui qui le portait.

Il me rappelait, en effet, que j'avais eu pour camarade de régiment, à Nantes, Eugène Cottineau, — dont il était le fils —, quand en 1880, nous y faisions ensemble, au 25e Dragons, notre volontariat, évoquant à propos de cette joyeuse et lointaine époque où il n'était pas né, maints souvenirs précis, dont, par assimilation familiale, il semblait vraiment avoir fait les siens; et c'était en s'inspirant d'eux et de leur prestige, qu'il recourait à mon intervention, dans l'espoir que, peut-être, je saurais fléchir un père excellent, mais que les réalités du notariat, en province, avaient rendu plus que méfiant, injuste envers la littérature et ses tentations.

Il faut ici que je laisse un instant parler Raymond Cottineau; comme il me parlait :

« Je ne suis, me disait-il, ni un quémandeur, ni un flatteur,
« je suis presque encore un enfant, qui croit avoir une âme
« sensible et capable de souffrances délicates.

« Je sens que j'ai un cœur qui bat parfois trop fort...
« Je crois avoir la triste vocation des lettres, et ce n'est pas
« un caprice, car depuis huit ans le même rêve me poursuit.

« J'ai publié à Bordeaux, sous le pseudonyme de " Jean
« l'Hiver ", sans lien ni prétention, des poèmes très-inégaux,
« et maintenant je suis depuis trois mois à Paris, sous prétexte de
« faire mon droit, mais en réalité pour m'abreuver de littérature.

« Je vais écrire dans diverses revues: " Les Loups ",
« " L'Union des Jeunes ", " Le Cénacle ", " La Petite Revue ",
« etc... et j'aurais voulu vous supplier de me dire si je dois
« continuer, avec toute la grande ferveur qui me soutient, si
« je ne m'abuse pas absolument, et si la voie où je m'engage
« est bien celle qu'il me faut suivre.

« Mon père est là qui doute et qui me retient. Un mot de
« vous le convaincrait.

« Je ne me crois plus guère poète et je renonce presque
« à écrire en vers; cependant, je vous demande comme à un
« protecteur, de bons conseils attendris, qui partiraient de
« votre cœur et trouveraient le mien si proche et si ouvert!

« Je voudrais avoir en vous mon père intellectuel, bien
« qu'aujourd'hui les jeunes, campés sur leurs ergots, veuillent
« se passer de conseils et d'appuis. — Et l'on s'entredévore...
« et l'on se retrouve si seul, hélas! — Depuis trois mois je
« n'osais vous écrire, encore moins vous voir. Et je pars dans
« huit jours. »

Beauté morale de la jeunesse ! Adorable simplicité de son

enthousiasme et de sa confiance ! Comment ne pas être ému jusqu'au fond par de tels aveux d'une grâce si tendre et si persuasive ? Ceux-ci m'allaient droit au cœur.

J'écrivis sur-le-champ à Raymond Cottineau, pour lui dire la joie que j'aurais à recevoir Jean l'Hiver... et qu'il pouvait compter sur mon amitié. Je lui donnai rendez-vous dans la semaine, avant son départ.

Au jour fixé je l'attendis, heureux et curieux de l'accueillir, de le connaître... Il ne vint pas... J'en fus presque attristé.

Avait-il reçu ma lettre ? Sa timidité l'avait-elle retenu à la dernière minute ? Pauvres enfants qui ne savez pas que c'est nous les aînés, les prétendus " blasés ", qu'intimident le plus souvent, sans que nous le laissions paraître, votre troublante audace et votre affectueuse jeunesse, aveugle à nos défauts !

Mon étudiant ne m'avait pas dit où il allait, en quittant Paris, et je n'avais pas l'adresse de son père en province. L'eussè-je eue d'ailleurs, que je n'aurais pas cru sage de révéler à ce dernier, l'initiative de son fils vis-à-vis de moi, avant d'avoir au moins reçu sa visite et pu m'assurer ainsi de ses réelles dispositions littéraires. Je pensais d'ailleurs que je ne serais pas longtemps sans avoir des nouvelles du charmant garçon, maintenant qu'il avait eu la bonne idée de m'écrire et que la communication entre nous se trouvait établie.

Mais les semaines passèrent sans qu'il me fît signe et comme, à mesure qu'elles se suivaient, les semaines de cet été de 1914 prenaient de jour en jour, on peut même dire d'heure en heure, un caractère plus tragique, la fatale date du 2 août fut bientôt atteinte, et les premiers mois si terribles de la guerre, avec leurs belles espérances, soudain brisées, anéanties, furent dévorés par nous tous dans une telle angoisse générale du présent et de l'avenir, que j'en avais, je l'avoue avec mélan-

colie, complètement oublié mon gentil disciple, épris de gloire littéraire, quand au milieu de 1915, dans le plein de la gigantesque lutte aussitôt reprise plus acharnée, après l'arc-en-ciel de la Marne, je reçus enfin une lettre signée : Cottineau !... Mais elle était bordée de noir et c'était le père qui me l'écrivait pour m'apprendre la mort de son fils tombé le 10 février devant Ypres.

Pauvre Jean l'Hiver !...

Cette nouvelle me navra. A l'idée que je ne verrais jamais ce jeune homme expansif et gai, aux sentiments si délicats, et qu'il avait disparu de ce monde sans que nous eussions pu, au moins une fois nous regarder, nous parler, nous reconnaître, j'étais presque aussi accablé que par la perte d'un ami ancien, puisque je me trouvais brutalement privé des douces joies d'esprit et de cordialité que me faisait espérer sa compagnie dans l'avenir.

Et cependant, en face de l'irréparable, j'étais fier, pour lui, pour notre pays, pour les Lettres dont il avait un si vif amour, qu'il eût ainsi péri en soldat, en Vendéen, avec une âme ardente et débordant de rêves !

En se couvrant d'honneur, il me semblait qu'il honorait ainsi la carrière qu'il avait le désir d'embrasser sans en avoir eu le temps, et qu'il était un des plus purs héros de ses idées, dès lors que, dans son patriotisme raffiné, il acceptait de mourir au seuil même de la Terre Promise où il s'apprêtait à entrer.

Comme pour donner d'ailleurs à ces sentiments qui s'imposaient en moi, une confirmation saisissante et immédiate, le père désolé me racontait " qu'il avait découvert parmi les papiers de son fils, le projet d'une lettre qui m'était destinée, et qui, sans nul doute, ne m'avait jamais été envoyée ". Aussi me la communiquait-il en pensant qu'elle me toucherait... Et

c'était justement celle que j'avais reçue l'année précédente et qui revenait me chercher, pour me renouveler jusque par-delà la mort, la permanence d'une tendresse et la fidélité d'une mémoire éteinte !

Ce n'était pas tout.

Raymond Cottineau laissait un livre, écrit pendant une convalescence à l'hôpital de Parthenay, avant de partir pour le front ; un livre de vers pour lequel il avait choisi ce titre impressionnant " *Le Beau Sacrifice* ", et il exprimait, dans des dispositions ayant le caractère très - simple et très - résolu d'un testament, le désir que cette œuvre, qu'il qualifiait déjà de *posthume*, fût éditée après sa mort, par les soins de ses intimes et présentée par moi au public.

C'est le vœu sacré de ce défunt, de mon jeune ami, déjà si lointain, " de mon mort inconnu ", quoique je sache tout ou presque tout de lui, c'est la dernière volonté de Raymond Cottineau, de Jean l'Hiver, que je remplis aujourd'hui, huit ans après.

Et pourquoi, dira-t-on, avoir attendu si longtemps?

Ah! c'est que d'abord il nous a paru que pendant la guerre, les circonstances matérielles se prêtaient mal à la composition artistique d'un ouvrage auquel ceux qui en étaient chargés voulaient appliquer tous leurs soins, et puis, que nous éprouvions la crainte qu'au milieu de tant d'événements précipités bouleversant le monde, le petit livre du soldat-poète ne risquât de passer inaperçu et d'être noyé dans le chaos comme un fétu que balaye l'orage. Ils étaient si nombreux, d'ailleurs, ces *bleus* de la plume, ces jeunes servants des Lettres qui chaque jour tombaient, entraînant dans leur chute tout un futur échafaudage de belles œuvres, écroulées de leur cerveau avant d'y être conçues, que parler d'un d'entre eux, célébrer

celui-là plutôt que tant d'autres, eût presque paru alors vouloir établir un passe-droit et une préférence, capables de faire du tort aux confrères plus malheureux qui n'avaient même pas cette triste chance d'être *imprimés* après décès ! et qui sombreraient dans un oubli total, dans un naufrage complet de leur œuvre, plus morte qu'eux, inédite à jamais !

Aujourd'hui, c'est différent, " *Le Beau Sacrifice* " de Raymond Cottineau arrive en meilleure forme et plus à son heure. Il n'a pas perdu pour attendre, étant de ces ouvrages vécus que le temps ne fait que grandir et perfectionner. Il " paraît " au bon moment, assez près encore de la guerre pour n'en être pas une épave errante et tardive, et assez loin d'elle pour qu'il puisse, grâce à la distance, en réveiller la mémoire chez tous les survivants déjà distraits et trop enclins à oublier.

Or, le *Beau Sacrifice*, tous les *beaux sacrifices*, par centaines de mille, que Raymond Cottineau, sans le percevoir peut-être, mais avec l'instinct de son cœur si largement sensible et fraternel, a quand même célébrés en chantant le sien, tous ces sublimes martyrs volontaires doivent nous hanter sans arrêt, nous et ceux des générations qui suivront la nôtre, et tant qu'il y aura une France mutilée et meurtrie, et aussi quand elle sera cicatrisée et relevée de ses décombres.

Le *Beau Sacrifice* des morts de la guerre est imprescriptible, éternel. Il dure et durera toujours. C'est justice que, dans notre avenir, quel qu'il soit, il ne s'enfonce pas en s'y effaçant, comme une chose courante du passé, mais qu'il demeure, au contraire, de plus en plus proche et " au présent ", comme s'il continuait indéfiniment de s'accomplir, en un holocauste perpétuel.

Cette pensée nécessaire et d'un bienfait souverain, le livre

poignant de Raymond Cottineau, ne manquera pas de l'entretenir, claire comme une étoile et brûlante comme une flamme. Ce jeune homme, avec une espèce de divination terrible et privilégiée, a tout-à-coup la conscience de sa mort prochaine, et il accepte sans discuter l'arrêt du destin. Pas de révolte. Il sent le *sacrifice*. Il le voit. Il le comprend. Il le qualifie. Il dit qu'il est " beau ". Il s'y résigne corps et âme avec autant de franchise et d'ardeur que s'il y aspirait, et plus il s'y plie, plus il s'y hausse, à ce point que ce poème de douleur et de renoncement prend, au fur et à mesure qu'il avance, l'envol et la fierté d'une ascension. Sans doute le sacrifié souffre. Il se rend compte. A la terre, au ciel, à sa Vendée chérie, à tout ce qu'il aime et eût tant aimé, et qu'il quitte en emportant des brassées de regrets, il jette des adieux éperdus, déchirants, mais toujours si pleins de tendresse et de profondeur mélancoliques, de beauté morale et de bonté spirituelle, et si dénués d'amertume, si réfléchis, si fermes, d'une sénérité si parfaite enfin à travers ses sanglots, qu'on ne peut qu'en être plus secoué, plus attendri, et l'admirer et l'aimer davantage.

Aussi, se trouve-t-il — et c'est la récompense — qu'à n'avoir, en ces heures de combat et d'angoisse intérieurs et de victoire sur soi-même, écouté, en dehors et bien au-dessus de toute pensée littéraire, que les voix et les battements d'aile de son âme enfin dégagée d'ici-bas, le poète du *Beau Sacrifice* a écrit, avant de la signer de son sang, une œuvre durable, frémissante et digne de lui, de ses grands espoirs. Baignée d'idéal et trempée de pleurs, d'une forme parfaite, elle est la *sienne* à lui, unique et suffisante, aussi belle qu'il eût pu la rêver à ses heures de plus lumineuse et délirante ivresse.

Elle l'honorera. Elle fera, j'en suis sûr, jaillir des yeux de ceux qui la méditeront les larmes qu'elle a fait couler des

siens, quand il l'écrivait, tête nue, au vent d'automne, dans les tristes jardins de l'hôpital de Parthenay.

Va, cher Raymond Cottineau, noble et vibrant ami, dors en paix dans la terre, là où tu es, en rêvant à la Résurrection !

Aucun de tes *sacrifices* n'a été perdu ; ni celui de ton jeune corps, de toute ta chair offerte à la patrie sauvée, ni *l'autre*, celui de ton livre et que conçut, pour chanter le premier et en faire l'accompagnement mélodieux, ton esprit déjà illuminé par les clartés de l'infini.

Tous les deux sont beaux, reconnus et fixés.

Au revoir Jean l'Hiver ! Puissé-je te retrouver au Royaume de Dieu !

Henri LAVEDAN,

de l'Académie Française.

LETTRE

de Monsieur Maurice BARRÈS

de l'Académie Française

Lettre de M. Maurice BARRÈS,
de l'Académie Française.

8 Août 1915.

Cher Monsieur,

J'ai passé toute une soirée à manier et à lire ce petit volume si riche et si émouvant du " Beau Sacrifice ", *auquel la mort de votre héros donne un prix incalculable.*

Cette toute petite phrase écrite par votre fils : " J'avais bien mieux dans le cœur ", et mise en préface, nous fait réaliser, mieux que tout autre, le sacrifice fait par vous et qui ne sera pas, Dieu merci, inutile à la France.

Je voudrais savoir mieux vous exprimer, Monsieur, à quel point nous sentons tout ce que nous devons à de jeunes héros comme votre fils et à des familles éprouvées comme la vôtre, et avec quel respect nous vous prions de croire que nous garderons pieusement la mémoire de celui que vous pleurez.

Je vous serre cordialement la main.

Maurice BARRÈS.

AVANT-PROPOS

par

Monsieur René VALLETTE

AVANT-PROPOS

L'auteur du charmant poème que nous offrons au public, sous le haut patronage de MM. Henri Lavedan et Maurice Barrès, les deux éminents Membres de l'Académie qui le couronna, et avec la précieuse collaboration artistique de M. Marcel Fleury, l'un des jeunes et plus distingués maîtres de l'eau forte contemporaine, appartenait à cette admirable élite française, que l'effroyable guerre a fauchée dans son printemps et dans ses promesses.

Né le 16 *Janvier 1893, à Luçon, à l'ombre de la Cathédrale et du Palais Episcopal qu'illustra Richelieu, Raymond Cottineau fit ses premières études au Collège dont le nom perpétue en Vendée, le souvenir du Grand Cardinal :*

« Le Collège où je fus parfois si malheureux... »
(Remember, pl. IV).

C'est de la maison natale dont il affectionnait l'intime recueillement (pl. VIII), ou encore du Clos de Treize-Vents, *" le clos aux grands murs gris ", où il aimait à aller rêver au*

pied du " Pin sentencieux " et de la " troublante Glycine " (La Moisson, pl. IX), qu'il adressa à la Revue des Poètes *ses premiers vers, tout empreints d'une exquise délicatesse, mais déjà nuancés de mélancolie.*

Il avait alors à peine seize ans et signait : Morn Day.

Trois ans plus tard, son culte des Belles-Lettres et son talent de poète s'affirmaient dans un volume où il chantait la terre natale, qu'il appela : La Première Chanson, *et signa d'un autre pseudonyme, celui qu'il devait conserver : "* Jean l'Hiver *".*

Depuis cette publication, et tout en achevant ses études de Droit, il fit paraître dans les périodiques de Paris et de la Province, de nombreuses poésies, qui toutes révélaient la beauté de son âme triste, — une âme à la Verlaine — et l'élévation de sa pensée croyante.

Mais il en fut de Raymond Cottineau, comme de Jean-Marc Bernard — cet autre sacrifié de la guerre mondiale — le moment d'entrer dans la mort fut celui où il donna la mesure de son génie, en traçant sur un lit d'hôpital, les admirables vers qu'on va lire.

L'appel de la mobilisation vint le trouver au Château de Chillac, curieuse demeure féodale, aux murs empanachés de lierre et au vieux salon richement lambrissé, dont il devait si magnifiquement célébrer, dans la Veillée des Armes, *la beauté antique et le passé glorieux, et qui a inspiré à Marcel Fleury, quelques-unes des plus belles illustrations de ce volume (La Veillée des Armes, pl. II et II bis; Avant la Guerre, pl. X; Automnale, pl. IV).*

Peu de jours après, Raymond Cottineau rejoignait le 114e *régiment d'infanterie, et c'est de la caserne de Parthenay qu'il adressa à son père l'écho de ses impressions premières, tout embaumées de foi profonde et d'ardent patriotisme, mais où l'on devine comme un pressentiment d'une mort prochaine :*

« Et maintenant à Dieu vat ! Mes aïeux de Vendée ont fait « la " Grande Guerre "..., je crois que je me prépare à mon tour « à une petite " Grande Guerre ", qui, moins noble que la leur « quant aux causes, fera néanmoins jaillir bien du sang et bien « de l'héroïsme !! Mes pauvres ancêtres, vous n'aurez pas honte « de moi !

« Ma campagne sera peut-être courte : mort au premier « engagement. Peut-être, au contraire, vivrai-je bien longtemps « l'épopée, ou serai-je blessé, défaillant de joie dans un lit blanc, « avec autour du front, un vol de mains dévouées.

« En tout cas, j'écrirai là mes réflexions, qui seront pour la « plupart des cris incohérents du cœur, de l'âme ou des yeux. « Ma gloire future ne saurait s'en former ou s'en accroître, trop « heureux si ces humbles lignes peuvent vous consoler, vous « égayer ou vous distraire, vous mes chers parents, qui aurez « peut-être plus souffert que moi.

« Toutefois, si je vis, un beau livre surgira de ces chiffes et « de ces bribes ; un beau feu clair naîtra de ces tisons fumants, « et je revivrai puissamment ces belles et terribles minutes de « ma vie ».

Et ce livre, qu'il baptisa lui-même de son vrai nom : " Le Beau Sacrifice ", c'est à l'hôpital de Parthenay, où l'avait couché une fièvre maligne, avant son départ pour le front, qu'il en écrivit les belles et ferventes pages.

Pages admirables, tracées au cours de sa convalescence, alors qu'accoudé aux " remparts de la vieille cité ", ou assis à l'ombre de la " tonnelle " de l'hôpital, il se plaisait à chanter " le vieux crucifix gisant sous les hordes de lianes ", " l'air de rustique manoir de la chapelle ensevelie " (Convalescence, pl. I, Inutile Leçon, pl. II et Cauchemar, pl. III), ou encore le douloureux appel des siens, que dans la Voix des Choses (pl. XII), il entre-

voyait étendus sous les ifs du Cimetière où se dresserait un jour sa propre tombe.

Pages véritablement écrites, comme il le dit, avec le " sang de son cœur ", et où le jeune caporal du 114e fait à la Patrie l'hommage de sa vie, avec une grandeur d'âme et un stoïque courage d'une incomparable beauté.

Ce sacrifice, comme il ne l'avait que trop justement pressenti, devait être prochain.

Parti pour le front le 31 Décembre 1914, et versé au 32e de ligne, il fut, en effet, mortellement frappé devant Ypres, le 10 Février 1915, en faisant isolément une reconnaissance dans les tranchées boches et, comme il l'avait souhaité, son " cadavre de gloire " fut enseveli " à l'ombre d'un verger ", — le verger du château de la Hooghe (Prière, pl. XIV et XIVbis), — Mais, hélas ! la tourmente de plusieurs années de bombardement, a fait disparaître et le château de la Hooghe et la tombe de Raymond Cottineau.

Son œuvre qui lui fait un harmonieux cortège, lui a du moins survécu et, en l'éditant aujourd'hui, avec tout l'éclat qu'elle mérite, nous ne faisons que respecter l'ultime désir qu'il exprima dans un émouvant testament, écrit l'avant-veille de sa mort.

Cette mort glorieuse a été consacrée officiellement, le 19 Mars 1920, par l'attribution de la Médaille Militaire, avec l'élogieuse citation que voici :

« Bon caporal, énergique et dévoué ; a fait preuve en maintes « circonstances de beaucoup de courage. Glorieusement tué le « 10 Février 1915, au combat de Hooghe ».

La Société des Gens de Lettres a tenu, elle aussi, à exalter la mémoire du jeune poète, dont la lyre fut trop tôt brisée, et lui a décerné la Médaille des Ecrivains tombés au Champ d'honneur.

De son côté, l'Académie Française a couronné le " Beau

Sacrifice ", *en lui attribuant le prix Archon-Despérouse, année* 1915.

A ces témoignages de reconnaissance et d'admiration, nous espérons pouvoir bientôt ajouter un autre hommage, en plaçant, sur la maison natale de Raymond Cottineau, le marbre qui, en immortalisant son souvenir, apprendra au passant que le délicat lettré qui vécut là, mourut en héros pour sa Vendée et pour la France.

René VALLETTE.


LE BEAU SACRIFICE
1921

EXTRAIT DES DERNIÈRES VOLONTÉS DE L'AUTEUR

Mort au Champ d'Honneur

(Combat du Château de la Hooghe)

le 10 Février 1915

à l'âge de 22 ans

" Il y a dans une mort prématurée plus de douleurs épargnées que de joies ravies.

(Lacordaire)

Ypres, le 15 Janvier 1915.

« Ceci est mon testament :

« Mon grand désir est de voir éditer « Le beau Sacrifice »
*« sans rature, ni retouche; moi seul pouvais les faire et
« je n'aurai malheureusement pas eu cette satisfaction.*

*« Je désire des illustrations de mon ami X..., s'il n'est
« pas tué. Je le supplie de bien songer, que ce livre est le
« sang de mon cœur et d'employer, à l'embellir, tout son
« talent et toute son âme,*

*« Que mon père sache bien que ce n'est pas une simple
« prière que je lui fais, mais un désir qui peut faire
« rejaillir sur lui, la gloire posthume de son fils.*

*« L'œuvre est menue, sans doute; j'avais bien mieux
« dans le cœur !*

*« Mais le destin jaloux, n'empêchera peut-être pas le
« public d'apercevoir, en ces piécettes, le reflet de la grande
« flamme sincère qui me brûlait.*

Raymond COTTINEAU,

Caporal au 32e de ligne.

En littérature « Jean L'HIVER ».

C'est donc pour respecter les désirs d'un fils tendrement aimé et en surmontant ma très grande douleur, que j'entreprends la publication de ce livre.

« *Le beau Sacrifice* » du fils, imposait d'ailleurs à son père désolé et inconsolable, la triste obligation de conserver pieusement sa mémoire chérie, en publiant ses œuvres dernières.

Luçon (Vendée), le 10 juin 1915.

E. COTTINEAU.

Nota : J'ai cru devoir faire précéder « *le beau Sacrifice* », de deux pièces : — « *Destinée* » et « *la Veillée des Armes* » — écrites antérieurement par mon fils, et qui indiquent bien son état d'âme et le pressentiment de sa fin prochaine !...

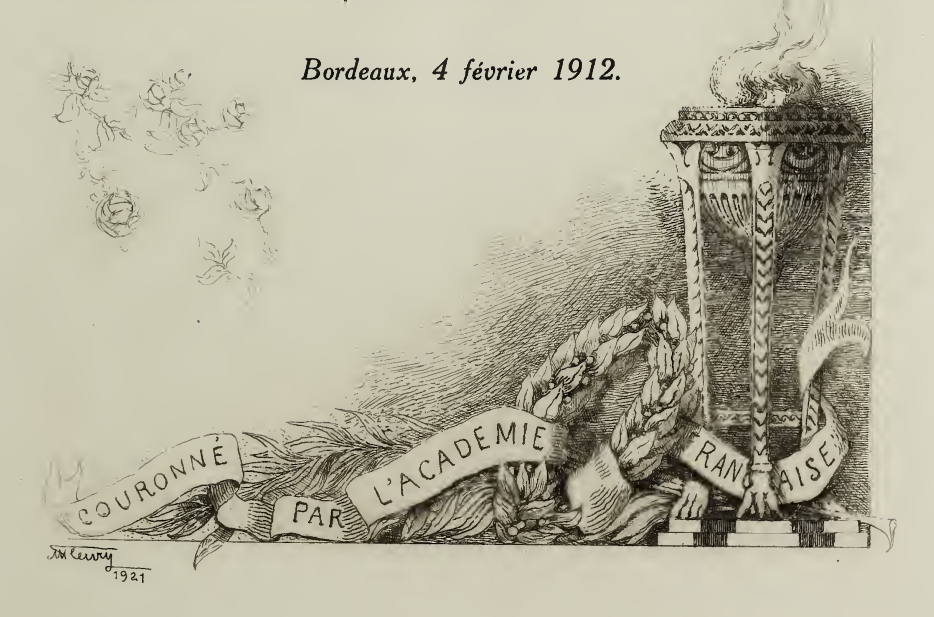
DESTINÉE



Oh ! laisse-moi, mon Dieu, sécher mes lourdes larmes
Et mourir ; s'il est dit que mon cruel destin
Exige que ma vie, encore à son matin,
Finisse dans les deuils et la fureur des armes !

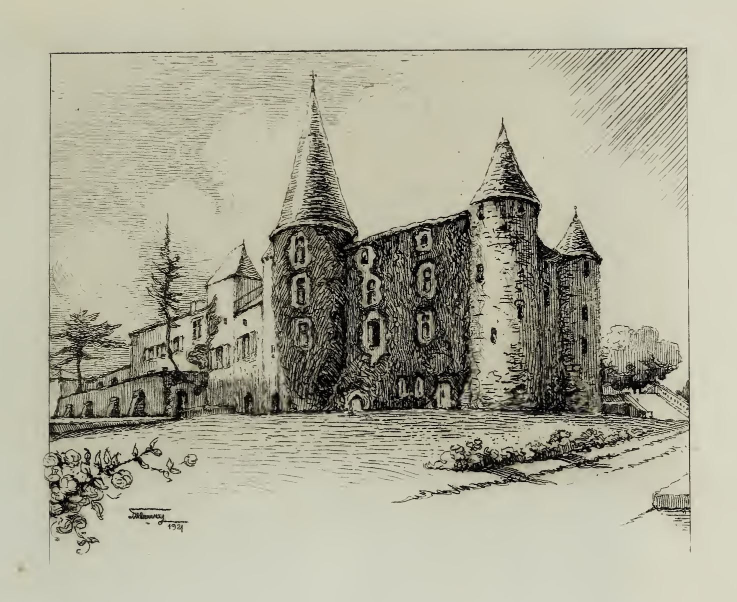
Mais je veux vivre encore, Seigneur ! vivre sans fin,
Et que ta volonté bonne et douce soit faite,
Si tu mets dans ma vie, ainsi qu'en une fête,
Des étoiles, des fleurs, des chants et des parfums !

Bordeaux, 4 février 1912.



LA VEILLÉE DES ARMES





Pour la dernière fois, sans doute, mais en brave,
Seul dans le vieux salon du château féodal,
Je viens avant la guerre... et le castel fatal
A pris pour m'accueillir, ce soir, un air plus grave...



Je ne suis pas, pourtant, un de ses fils à lui,
Mais je m'en vais combattre... et le château qui songe
Me jette ses adieux, en échos qu'il prolonge
Et sourit tristement dans la glace qui luit.

Dans mes yeux francs et clairs, il a revu ces flammes,
Que les anciens partants arboraient aux combats,
Comme les fanions orgueilleux de leurs âmes,
Et — tressaillant soudain — il m'a parlé tout bas :

« Quand ton père acheta mes ruines sans âge,
« Bien des indifférents, jeunes, vieux, hommes mûrs,
« Avaient foulé mon seuil et dormi dans mes murs,
« Sans avoir pénétré ma rancune sauvage.

« Ils étaient durs aux pauvres, abandonnaient les champs,
« Aussi lâches et faux, qu'injustes ; et les larmes,
« Qui sont des malheureux les plus puissantes armes,
« N'émouvaient point leur cœur, de leurs appels touchants.

« Ils moururent... sans qu'aucun d'eux sût reconnaître,
« L'abandon douloureux me minant chaque jour,
« Et les trous, sans volets, de mes pauvres fenêtres,
« Pleuraient au vent du soir, leur chagrin de toujours !

« Tu vins, mal accueilli par mes restes farouches,
« Car je te croyais tel que mes maîtres passés ;
« Et le vent maudisseur, entre mes flancs percés,
« Hurla par mille trous, comme par mille bouches !

« Tu fus compatissant... Pour être mon ami,
« Tu peuplas mes yeux morts, d'aveuglantes prunelles,
« Qui flambent au soleil, lors des aubes nouvelles
« Et s'éteignent, quand les couchants sont endormis...

« Ayant soigné les maux de mes tristes redoutes,
« Tu me parlas alors, plein d'angoisse, tout bas...
« Mais ta simple bonté m'avait laissé des doutes,
« C'est pourquoi, cher enfant, je ne répondais pas.

« Et maintenant, mon cœur se fend sous la tendresse,
« Car je retrouve en toi l'héritier valeureux
« Des anciens combattants, des nobles et des preux,
« Qui guerroyaient jadis... jadis ! dans ma jeunesse !

« Ils partaient comme toi ! j'ai reconnu leur voix
« Quand la tienne a crié si haut : « Vive la France ! »
« Les lévriers sautaient et, dans la cour immense,
« Les chevaux énervés piaffaient sous le harnois.

« Ils partaient... Ils montaient la colline lointaine ;
« Leurs dames en hennin, se penchaient aux meneaux ;
« Les petiots, pour mieux voir, grimpaient aux escabeaux ;
« Chaque voile agité, semblait une aile humaine !

« Mais toi, dans notre grand silence, tu es seul...
« Soit !... Tu entendras mieux ma voix consolatrice,
« Car avant qu'il s'en aille, il faut que je bénisse,
« Celui qui m'a tiré de l'horreur du linceul. »

Le grand salon parlait d'une voix attendrie,
Une cloche tinta pour l'Angélus du soir ;
Entre les hauts lambris, qui fleurent l'encensoir,
Je m'inclinai pensif, comme on fait quand on prie !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Et dans le calme et lourd silence solennel,
(L'horloge ayant cassé son vieux rouet malade,)
Mon père frémissant, me donna l'accolade,
Devant l'âtre pompeux comme un antique autel...

— Vieux castel, je m'en vais pour une sombre fête,
Mais avant de partir, je suis venu vers vous,
Recevoir votre adieu d'Aïeul à deux genoux ;
. . . .

Si je reviens félon, croulez-moi sur la tête !...

Château de Chillac (Charente), 9 Août 1914.



I

CONVALESCENCE



Oh ! mon front apaisé sur le sein de l'automne !...
. . . .
Je marche à petits pas, de petit vieux tremblant,
Car je viens de quitter la salle aux lits tout blancs...
. . . .
— Au jardin, mon regard se repose et s'étonne...

Je marche doucement, parmi les feuilles d'or ;...
L'hôpital étant vieux, le jardin meurt d'années...
— Sentiers ensevelis —

. . . . Des hordes déchaînées
De lianes, voilent un grand crucifix mort ...

CONVALESCENCE

Je vais sous le ciel gris, la tête lasse et vide
Avec des yeux d'enfant...
. . . . — Douceur de la saison —...

. . . .
Le jardin se recueille autour de la maison ;
Un vol de ramiers fuit, au fond du ciel livide.

Je glisse à petits pas... Avec son chapelet
Qui tinte, une sœur passe et traverse ma sente...
— Je regarde jouer mes mains convalescentes... —
Que l'on serait heureux, mon Dieu, si l'on voulait !...

Combien l'odeur d'octobre est douce à mes narines,
Et comme tout est beau !
. . . . Comme le rouge-gorge,
Au fond de son humble gosier, — limpide forge —
Cisèle une émouvante et triste sonatine !

La mésange ardoisée a des cris hivernaux
La fumée est très lente et le ciel semble proche...
— Je regarde, averti par le son de la cloche,
Tomber le vol pillard et brusque des moineaux. —

Seigneur ! vous êtes bon de me donner la grâce
D'ouvrir mes yeux fermés...
. . . . — D'ouvrir immensément —
Mes yeux fermés jadis, aux splendeurs du moment...
La souffrance m'a dit : « Hâte-toi !... Le temps passe !... »

Aussi, je te bénis, doux soir d'octobre...
. . . . Et vous,
Bruits de marteaux traînants qui frappez les charpentes,
Je vous bénis !
. . . . . . Et je bénis l'oiseau qui chante...
Grand Crucifix, vers toi, je me traîne à genoux !...

Je veux vous retenir, précieuses minutes...
Vivre complètement, goûter profondément
Ce renouveau du corps, douloureux et charmant.
. . . .
— Reposante victoire après les sourdes luttes !... —

Oh ! vivre !... Savoir vivre !...
. . . . Insensé que j'étais
En croyant posséder les bonheurs de la terre !
Pauvre présomptueux . . . .
. . . . Aveugle volontaire !...
. . . .
— En cherchant le bonheur, quels bonheurs je perdais !...

J'ai passé, sans comprendre, à côté de l'automne,
Et mes yeux durs ont vu tant de soleils levants,
Que j'aurais dû mourir de leurs rayons vivants...
. . . .
— Et j'ai cru la nature aride et monotone ! —

CONVALESCENCE

J'entendis le ruisseau murmurer sans émoi,
Je vis sans défaillir s'enfler la mer immense,
Et j'ai dit, en bâillant : . . . .
. . . . « Tout cela recommence,
J'ai mal ! » . . . .
— Et mon bourreau sinistre, c'était moi !...

Merci, mon Dieu !... Merci pour la douleur divine,
Qui m'a cloué dans la blancheur de l'hôpital ;
Chaque acte de vos mains tend vers un but fatal,
Et vous m'avez sauvé, sans que je le devine.

Vous m'avez enseigné que tout, autour de nous,
Est digne d'être aimé, est beau, est adorable !...
. . . .
— Il n'est pas de palais, plus noble qu'une étable
Et si nous nous plaignons, c'est que nous sommes fous...

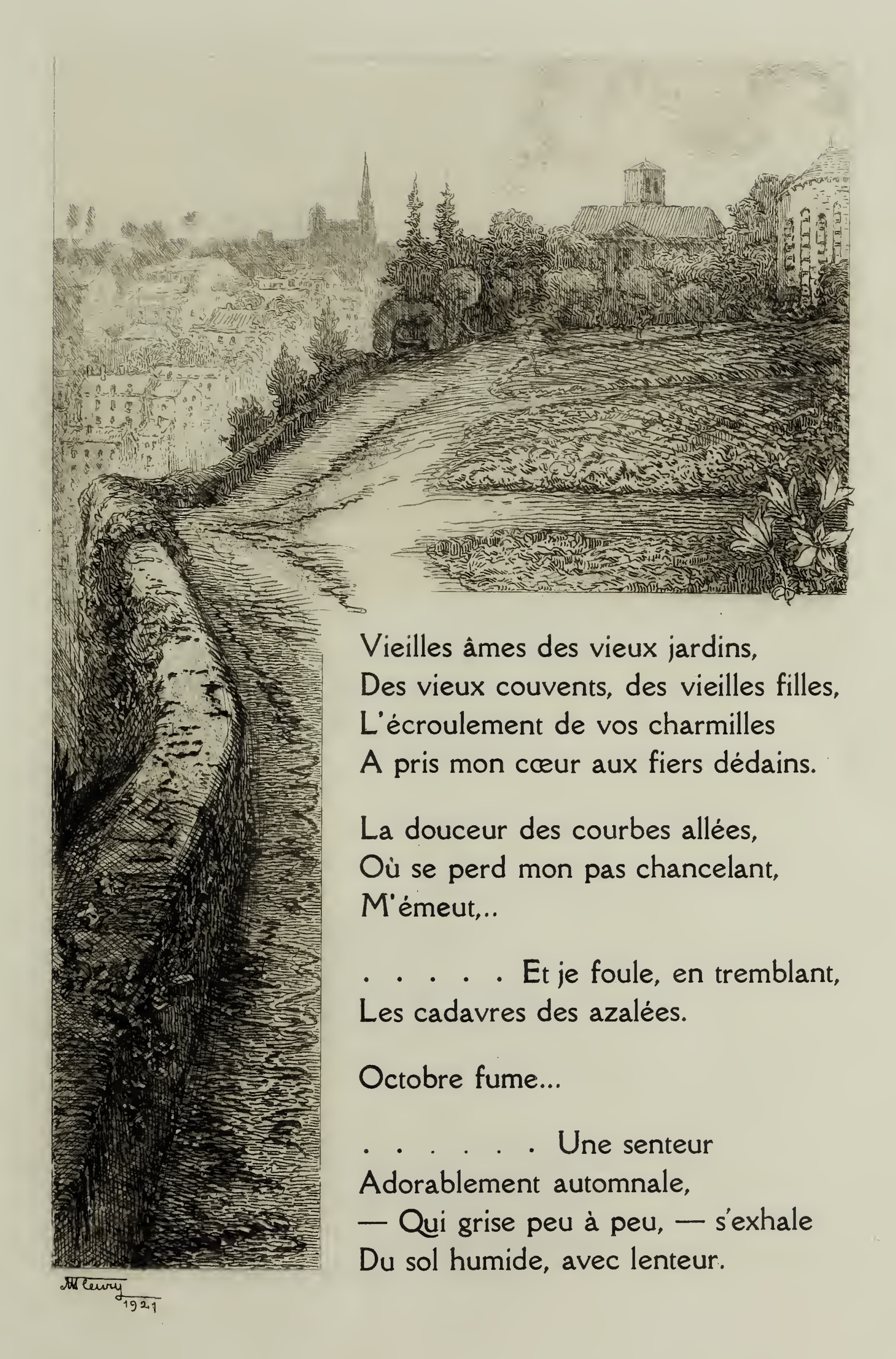
Je marche !...
. . . . . . Je vais mieux !...
. . . . Mes pauvres yeux s'étonnent
Pour la première fois, de voir immensément
Les étoiles, là-haut, noyer le firmament !...
. . . .
— Oh ! mon front sur le sein languissant de l'automne !...

21 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte.

II

L'INUTILE LEÇON



Vieilles âmes des vieux jardins,
Des vieux couvents, des vieilles filles,
L'écroulement de vos charmilles
A pris mon cœur aux fiers dédains.

La douceur des courbes allées,
Où se perd mon pas chancelant,
M'émeut,..

. . . . . Et je foule, en tremblant,
Les cadavres des azalées.

Octobre fume...

. . . . . . Une senteur
Adorablement automnale,
— Qui grise peu à peu, — s'exhale
Du sol humide, avec lenteur.

Les pelouses sont moissonnées,
Où l'étoile d'or des jonquilles,
Piquait sa lueur qui scintille...
— Les fleurs du grand lis sont fanées..; —

Sur une branche, des pigeons,
Polissent du bec leur plumage,
Rutilant comme un coquillage,
Et font courbettes et plongeons.

Une rumeur dans l'air tranquille,
Qui passe et frissonne un instant,
Révèle l'humble battement
Du cœur endormi de la ville.

L'oiseau chante...
. . . . On croirait ouïr
Crier la feuille agonisante,
Qui se débat et, frémissante,
Se plaint à l'hiver de mourir !

Le jardin vide est plein de choses,
Qui parlent à mon cœur d'enfant ;
J'aime les anciens coins moroses,
Qu'un peu de mystère défend.

J'aime la tonnelle abolie,
Car il y fait humide et noir,
Et l'air de rustique manoir,
De la Chapelle ensevelie...

Lorsque la cloche cristalline,
Fait tinter son timbre inégal,
Sur le toit gris de l'hôpital,
Parfois, je pense aux Feuillantines.

Vieilles choses, — vieille saison. —
Comme vous emplissez mon âme
D'un limpide et pieux dictâme...
— Comme vous calmez ma raison ! —

Je m'abandonne au charme rare
De vivre et de rêver sans bruit...
— Pour mieux mûrir, comme un beau fruit
Mon cœur du monde se sépare... —

Il gagne en paisible bonté,
Ce qu'il avait perdu naguère,
Aux écueils fous de la colère ;
Et l'ennui l'a réconforté.

Je connais le bien qu'il faut faire,
A voir la douceur du moment :
Pour être heureux parfaitement,
Sache réfléchir et te taire... —

L'INUTILE LEÇON

Jardin mort, vous m'avez appris
Quelle chose, entre toutes, est bonne,
Et le sein fécond de l'automne,
Sut m'accueillir, et m'a nourri.

Pourtant la leçon vénérable,
Que j'écoutais grave et soumis,
M'aidera-t-elle, ô vieux amis,
Chêne barbu, sévère érable ?...

En revenant à la santé,
Qui pénètre à présent mes moëlles,
Entendrai-je des voix rebelles,
Clamer leur appel entêté ?...

Et tendrai-je vers d'autres joies,
Haletant, le front en sueur,
Ce cœur jaloux d'un faux bonheur,
Sur qui pourtant je m'apitoie ?...

Me feras-tu souffrir encor
Ma pauvre volonté débile ?
. . . .
— Ah ! Seigneur !...,
. . . . Qu'il est difficile,
De guérir son cœur et son corps !...

22 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte.

III

LE CAUCHEMAR



Soir opulent d'octobre jaune... C'est la guerre !...

. . . .

En l'allée où la feuille — oiseau d'ambre — descend,
Je promène, songeur, mon pas convalescent...

. . . .

— Où sont les chers bonheurs cajolés de naguère ?...

Un soleil fixe, et tiède, et blanc, suspend au mur
Son manteau lumineux, beau comme une tunique,
Et c'est une soirée incomparable... unique !...

. . . .

— Un vieil arbre se meurt, en tendant son fruit mûr... —

Le jardinier penché sur une plate-bande,
Sarcle, en peinant, les cheveux longs des gros fraisiers ;
Sautillant, dans les brins flexibles des osiers,
Deux oiseaux enragés font une sarabande.

Tout est bon... simplement... et tout paraît heureux,
Sous l'atmosphère lasse et doucement pâlie,
De savourer le miel de la tâche accomplie...
. . . .
— Le sol va s'endormir d'un oubli langoureux.

— Ah!... J'entends tout à coup le mot terrible :
« Guerre !! »
Ce mot-là retentit comme un coup de canon !
. . . .
Dieu! la chose qui porte un si terrible nom,
Dans toute cette paix, je n'y songeais plus guère !

... C'est un blessé qui parle... Il a le front bandé...
Il marche, en trébuchant, sous la chaude caresse
Du soleil pitoyable...
Une immense allégresse
L'inonde... Il parle bas, sur un ton saccadé :

« Les obus... La Tranchée... Hurlement de tempête...
« Une grêle de cuivre brûlant...
. . . . L'œil d'un mort
« Qui reste ouvert...
. . . . Un bras que crispe un sombre effort...
« On est sourd... Voit plus rien... Et l'on baisse la tête...

« La faim... Des réflecteurs empêchent de dormir...
« La moindre goutte d'eau, semble une Eucharistie !...
. . . .
« L'odeur des morts (on n'a jamais eu d'amnistie !)
« Si l'on pouvait manger, forcerait à vomir...

« Du sang qui gicle... Eclaboussement de cervelles...
« Un conscrit de vingt ans, qui blague à mon côté,
« Anxieux, me regarde... et s'écroule... hébété...
. . . .
« Les instants sont peuplés d'épouvantes nouvelles...

« Puis tu tombes aussi... C'est drôle... Tu verras...
« Un coup de fouet qui brûle et cingle la poitrine...
« C'est tout...
. . . . . Une lueur rouge et chaude, illumine
« La paupière...
. . . . A l'oreille on entend comme un glas...

« On voudrait appeler ; « Au Secou... rs ! » ;
. . . . Une touffe
« D'herbe, sur le talus, borne ton horizon...
. . . .
« On dirait qu'en ta plaie, on enfonce un tison...
. . . .
« Et l'on sent qu'on défaille...
. . . . — Et le sang vous étouffe !...

« On repense aux parents... au village... à son toit...
« Les gosses, le travail, et la grand'mère âgée...
— Tout auprès, ton copain, la face ravagée...
« Continue à tirer sans s'occuper de toi !... —

« Le soir, te voilà seul... Plus d'espérance aucune ;
« Le corbeau trace en l'air son cercle rétréci...
(Mon Dieu ! le bon soleil ! Que l'on est mieux ici !...)
« Sur le coteau — courbe sanglante — vient la lune...

« Une étoile clignote, et semble rappeler
« L'âme, qui se raccroche à votre chair blessée...
« L'on écoute hurler une ombre fracassée
« Qui se traîne...
. . . . — Oh ! pouvoir se débattre ! Appeler !... —

« Puis l'on s'évanouit !... Perdre sa connaissance...
« C'est bon...
. . . . . L'on ne sent plus le mal vous tenailler ;...
« On se réveille, au jour, à l'abri d'un pailler,
« Plus courageux contre l'assaut de la souffrance...

« Puis c'est le train qui roule... Et le lit d'hôpital...
« Le chloroforme...
. . . . . . On s'endort mal... On sent la sonde,
« En mi-rêvant, fouiller la blessure profonde...
« C'est froid... aigu... inexorable...
. . . . Et c'est fatal !... »

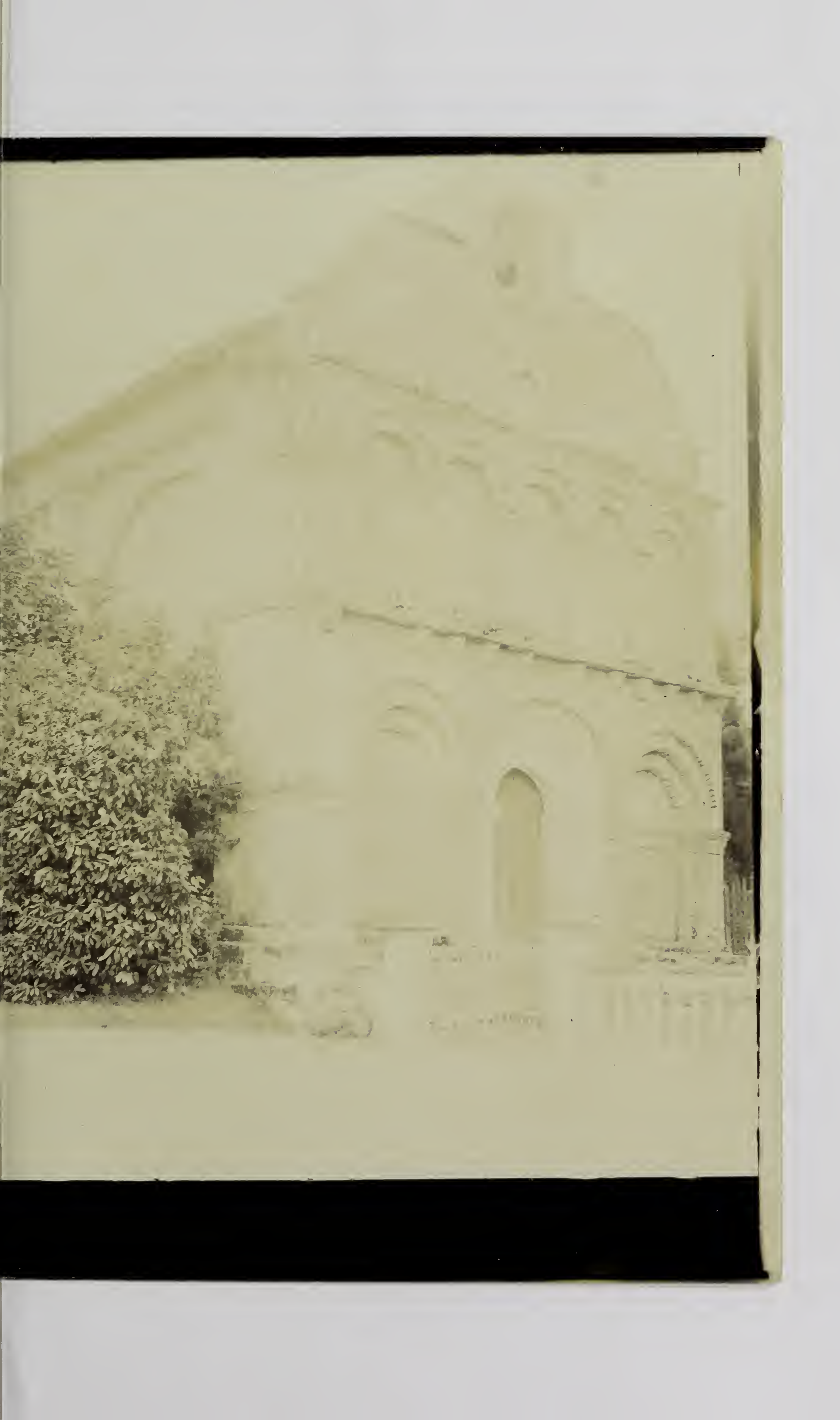
...Le blessé, maigre et pâle a tourné dans l'allée ;
Je n'entends plus le son de sa voix, maintenant...
— Ce n'est peut-être qu'un sinistre revenant,
De qui la vision brève s'en est allée... —

Non ! L'idée est en moi, tenace désormais !...
. . . .
« Oui, des hommes se tuent ! Des hommes agonisent,
« Quand l'automne rêveur et muet divinise
« Les arbres !...
. . . . . . Quand s'en vient la saison que j'aimais !... »

Quoi ! toutes les splendeurs, tous les conseils d'automne,
Sa beauté, son travail, sa résignation,
Rien n'aura pu briser l'orgueil des Nations,
— Et malgré tout, là-bas, rageur, le canon tonne ?...

Vainement, Dieu propose en exemple aux humains
La bonté de la terre aimante et maternelle,
Rien ne saurait calmer nos haines éternelles,
Et c'est pour mieux frapper, que nous fermons les mains !...

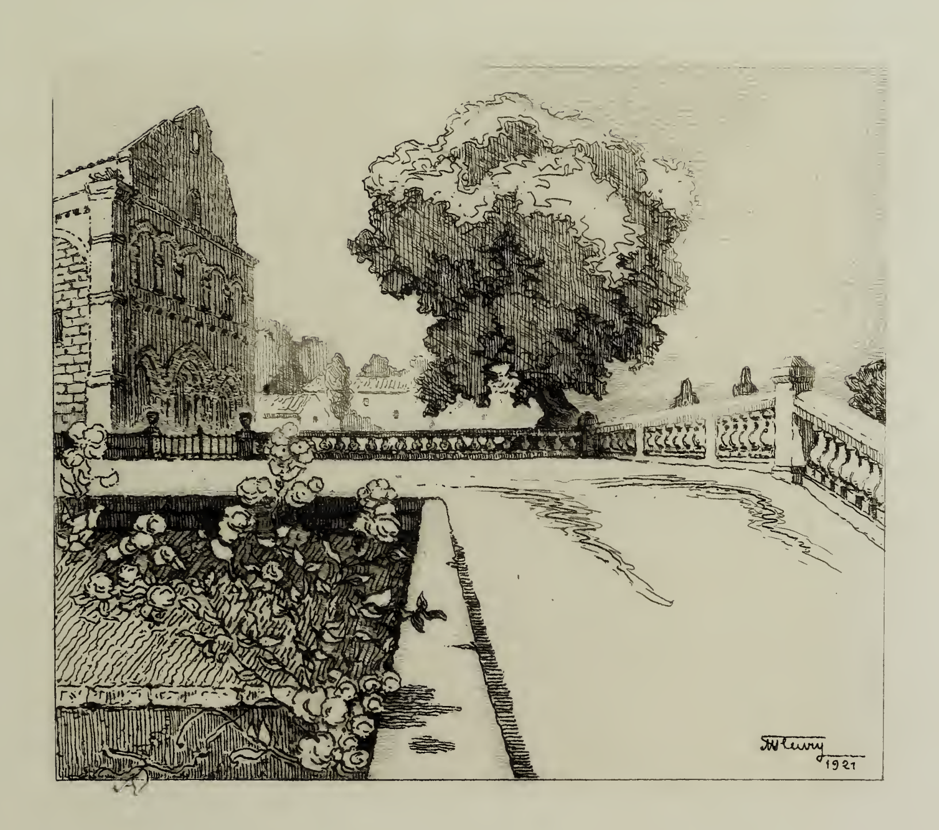
Pourtant tout se repose...
. . . . Et tout est si tranquille !...
— Un nuage, là-haut, s'effile exquisement... —
. . . .
Dans l'air meurtri d'Octobre, un vague enchantement,
Flotte autour de ma chair maladive et débile.



Une enfant de dix ans saute à la corde et rit...
Des pigeons roucouleurs échangent leurs caresses...
. . . .
Le soleil, dévoré de divines tendresses,
Pose au front du tilleul ses baisers attendris...

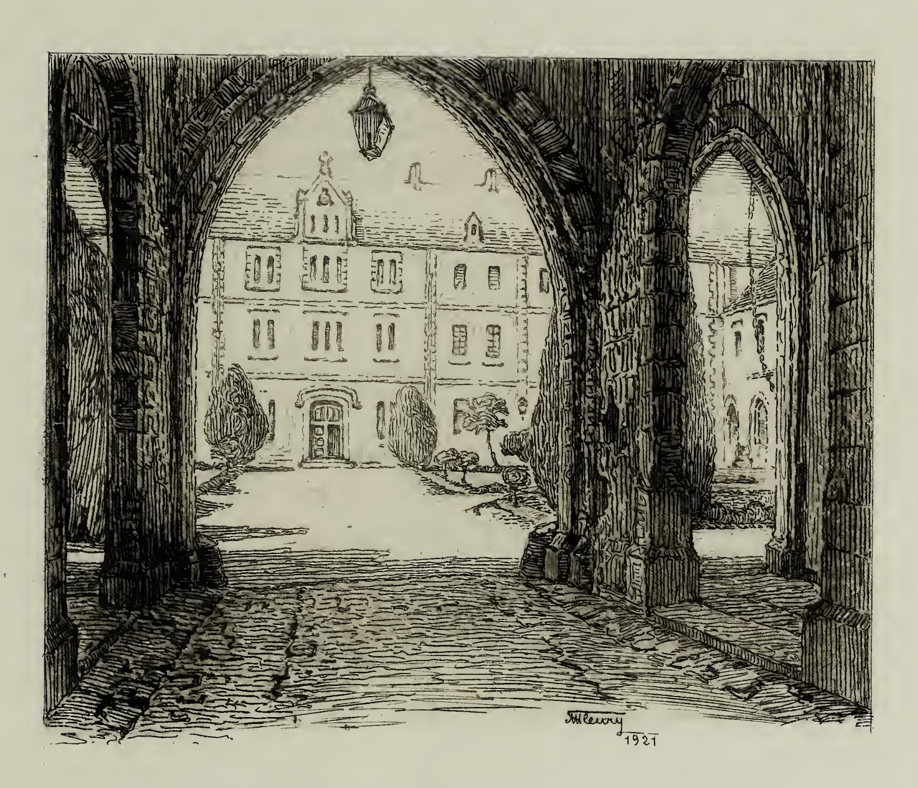
23 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon civil.



IV

REMEMBER



Oui, songer à la guerre est la pire agonie !...

. . . .

— Le vol tumultueux des anciens souvenirs,
Vient obséder mes yeux, que la mort va ternir...
Des noms chéris blessent ma lèvre... O Litanie !...

Litanie éperdue et grisante à jamais !

. . . .

Tendre poignard, inoculant dans ma blessure,
Le poison qui tuera d'une mort lente et sûre...

. . . .

Souffrir par l'Autrefois !... Par tout ce que j'aimais !...

C'est cruellement doux !...
. . . . Mes prunelles ravies,
Voient éclore au vieil arbre expirant du passé,
Les larges fleurs de joie, en groupe nuancé,
Brodant l'étrange et noir canevas de ma vie.

Et je vois défiler, inexorablement,
Des images, des sons, des odeurs, en cortèges,
Fragiles comme un vol de très fragiles neiges...
. . . .
... Et c'est, pour mon cœur faible, un adoré tourment.

Je revois ma jeunesse, en robe d'orpheline,
Et son sourire pâle et son regard fiévreux.
. . . .
Le collège où je fus, parfois, si malheureux...
Où mon front, sur la page, ingratement s'incline...

La promenade, au bon soleil, dans la forêt...
. . . .
La course décoiffait ma tête ébouriffée...
La clairière semblait le palais d'une fée...
. . . .
— Le soleil était rouge, au soir, quand on rentrait.

.. Adolescence pure... et première amourette...
. . . .
Ma rougeur... Et les mots stupides et très doux,
Que je balbutiais, le soir du rendez-vous...
J'effeuillais mon cœur simple, ainsi qu'une fleurette !...

— Les angoisses... Le mal divin qui fait pleurer...

. . . .

Sentir une aile immense, éployée en mon âme,
Que n'emplira jamais l'amitié d'une femme...
Fermenter d'Infini !... Savoir s'y résigner !...

Puis, naître tout-à-coup aux splendeurs les plus pures..

. . . .

Demeurer immobile et dédaigneux, perché
Sur le crâne moussu d'un vieil orme ébranché...
Jouir des sérénités qui peuplent la nature...

Voir le soleil sanglant, sur les eaux du marais,
Traîner lointainement comme une barque rouge...

. . . .

Un nuage de pourpre incendié, qui bouge,
Vient voiler peu à peu l'astre qui disparaît...

Les vanneaux, dans le soir, font des plaintes étranges,
Leur vol brusque et soudain passe et siffle dans l'air...

. . . .

— Une étoile filante éblouit le ciel clair,
Comme la chevelure éparse d'un Archange !

— La chasse. Les matins de froid âpre et mordant ;
Sous le talon joyeux, le sol glacé résonne.
Le chien saute.
. . . . Un bouleau trop délicat frissonne ;
Et l'on marche, à grands pas, la pipe entre les dents.

Mon cœur frappe plus fort, et le sang dans mon être,
Jaillit plus librement...
. . . . Une ardente santé
Me rend meilleur et plus sensible...
. . . . La bonté,
Cadeau du ciel limpide, à grands flots me pénètre.

Et dans le matin tendre, au coloris charmant,
Quand j'aperçois filer, droit, sur l'horizon mauve,
Un grand diable de lièvre éperdu, qui se sauve,
J'abaisse mon fusil en riant doucement...

Ou bien c'est la bécasse, en forêt, en novembre...
. . . .
Une odeur flotte... et mon cocker a tressailli !...
. . . .
Il s'agite... Renifle... Et crève le taillis.
. . . .
— Rousseurs de miel — cire et safran — nuances d'ambre !

Puis l'éblouissement superbe de l'été.
. . . .
La plage, le tennis et les courtes idylles...
. . . .
On s'oublie... On repart vers le gouffre des villes :
Le flot reprend l'amour qu'il avait apporté...

On revient vers le sable, aux heures hivernales...

. . . .

On se souvient... On s'aperçoit qu'on a souffert...

. . . .

— Un rocher écumeux brille comme du fer —

. . . .

On avait cru d'abord, l'aventure banale...

On contemple, attendri soudain, le cher décor. —

. . . .

Un goëland qui tournoie avec des yeux avides,
Grince un cri déchirant...
. . . . Tout est vide !... si vide !

. . . .

Cela serait si bon : — Pouvoir pleurer encor !... —

Assez de souvenirs !... C'est la fin du cortège !
Je ne veux plus savoir ! Je ne veux plus penser !
Il vaut mieux oublier tout à fait ! — Vous laisser
Fondre, ainsi qu'une frêle et délicate neige...

Vainement, je retiens mon cœur et mon esprit...

. . . .

Je me grise...
. . . . Et je trouve, en fouillant dans ces choses,
Une douleur... comme un serpent parmi des roses...

. . . .

J'ai beau savoir cela... Le charme encor m'a pris !

— Mieux vaut jouir du moment ineffable qui passe ! —

. . . .

Ne plus jamais cueillir aux branches du passé,
Ces fleurs au coloris toujours plus effacé...

. . . .

Suivre plutôt de l'œil, un oiseau dans l'espace !...

Pourtant... Pourtant Seigneur ! c'est bien triste d'avoir
Aimé, joué, chanté jadis, et de connaître
Si bien le sol chéri qui nous avait vu naître,
Lorsqu'on ne pourra plus, peut-être le revoir !...

Tous ces chers souvenirs, si la mort me moissonne,
Seront morts à jamais...
. . . . Et mes amis passés
Ne les tireront plus de leur cercueil glacé...

. . . .

Ils ne consoleront plus personne...

. . . .

. . . . Personne !

24 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon civil.

V

RÉVOLTE



Je ne puis pas mourir ! Je ne veux pas mourir !...
. . . .
La guerre ne peut pas briser mes forces vives :
Ma pensée en éveil est là, toujours active,
Et ma dette est payée à force de souffrir !

Car je loge au fond de moi-même, un mal horrible...
. . . .
Mais ce n'est pas la peur, l'angoisse du danger,
La baïonnette ou le canon de l'Etranger !
. . . .
Les vils et bas frissons ne m'ont point pris pour cible !

Je ne crains pas, non plus, le choc définitif,
Ni le dernier sursaut de mon ardeur dernière...
— Mourir pour une idée ou pour une bannière,
Fût toujours l'idéal aimé du sensitif... —

Non !... Le martyre affreux qui toujours recommence,
C'est de songer :
. . . . « Je pars, alors qu'au fond de moi,
Envahi peu à peu. par un obscur émoi,
Je sens germer *l'Idée...*
. . . . — Une humble graine immense !... — »

Je sais que j'aurais pu consoler les humains,
Que mon esprit berçait l'essor de grandes choses,
Et j'ai laissé mes jours, charmants comme des roses,
Frivoles et légers, s'effeuiller dans mes mains !

J'ai laissé se souiller et ternir dans la fange,
Sans vouloir les cueillir, mes rêves précieux ;
Et je n'entendais pas le vol silencieux
De l'Heure, qui hâtait ma destinée étrange...

Quoi, tout serait fini ?... Je perdrais mon trésor ?...
. . . .
Cette idée est un glaive froid qui m'assassine !...
— Soleils couchants et vous, parfums blonds des glycines,
Je veux vous contempler, vous respirer encor !... —

Je ne veux point partir sans avoir eu la grâce
De vibrer tout entier, comme un bel instrument,
Et d'immortaliser ma joie et mon tourment,
En accents souverains et maîtres de l'espace !

Je veux pouvoir, un jour, te prendre sans effort
O vol vertigineux dont parfois je tressaille !...
. . . .
Je me sentais mûrir pour une autre bataille...
. . . .
Pour un autre combat, je devenais plus fort !...

Faudra-t-il qu'une mort aveuglément cruelle,
Interrompant l'élan qui haussait vers l'azur
Mon cœur plus délicat et mon esprit plus mûr,
Brise à jamais l'essor où s'essayait mon aile ?...

Les souvenirs, les tendres aveux entendus,
Une confession que vous dicte un visage,
Les faits notés... Les cris de passion sauvage...
Faut-il que tout cela soit à jamais perdu ?...

Oh ! quelle trahison !... Disparaître avant l'âge !...
. . . .
Et ne laisser, au lieu du monument rêvé,
Qu'un mur informe, ayant un faîte inachevé,
Et la fragilité mouvante d'un sillage !

Songer que rien de moi, ne pourra subsister...
. . . .
Même mon nom choisi, clair comme un paysage,
Ne me survivra pas, — comme après un naufrage
Une épave, un instant, continue à flotter !... —

Je m'en vais m'engloutir dans l'ombre solennelle,
D'une mort sans témoins, d'une mort sans éclat...
. . . .
Les vers de mon voisin gagneront mon corps las...
. . . .
Des corbeaux inconnus mangeront ma prunelle !

Il ne restera plus, pour le cercueil léger,
Où j'eusse aimé descendre à côté des ancêtres,
Que des os dépouillés, qui verdiront peut-être,
Sur le sol ennemi, hostile à l'étranger !

Ainsi, j'aurai passé sur terre comme une ombre...
. . . .
J'aurai vibré... J'aurai sursauté d'Infini,
Et le travail tenté ne sera pas fini ;
L'édifice frappé va crouler en décombres !...

Voilà ce qui me ronge et ce qui me fait mal...
. . . .
S'enfoncer à jamais dans le Tout anonyme,
Ne laissant après soi qu'une tombe minime,
Qui vous distingue à peine, hélas ! de l'animal ;

Et se dire, en mourant :
. . . . « J'aurais été peut-être,
Votre consolateur, vous qui m'assassinez !...
. . . .
Mais en frappant mon corps, vous avez condamné;
Le germe éblouissant contenu dans mon être !... »

25 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon central.

VI

AUTOMNALE



L'Automne se présente, en Reine de Saba !...

. . . .

Des brocarts somptueux, des pourpres violettes
Parent son corps fluet...

. . . .

. . . . Ses yeux gris sont en quête,
Du bel ermite qui jamais ne succomba...



L'Automne est une femme aux fécondes mamelles,
Au ventre lourd, comblé de bénédictions,
Et que le saint travail de la Création,
Fait plus harmonieuse, et plus pure, et plus belle.

AUTOMNALE

L'Automne est une fée, au seuil du souvenir...

. . . .

C'est un baiser de paix du soleil à la terre...
C'est un apaisement dans un cœur solitaire...

. . . .

C'est une enfant parée, avant que de mourir...

L'Automne est un adieu...
. . . . Mais c'est une promesse ;
C'est le grand carnaval des feuilles...
. . . . C'est le bal,
Traître en gais tourbillons, où le valseur fatal,
Aquilon, vous étouffe à force de caresses !...

L'Automne c'est le gouffre où va le cœur meurtri...

. . . .

C'est la saison-petite-sœur de toute peine...

. . . .

C'est l'idéale fin de l'aventure humaine
L'agonie en beauté, sans râles, sans un cri...

L'Automne est un vaisseau succombant de richesses,
Qui sombre peu à peu, dans une mer sans fond...

. . . .

— Le ciel lui-même, observe un silence profond,
Attendant que le géant qui penche, disparaisse... —

L'Automne est le reflet du soleil jaunissant
Qui laisse son image au miroir de la Terre...

. . . .

Sur la forêt drapant son voile solitaire,
Les incarnats cuivrés se sont veinés de sang !...

L'Automne est le grand roi d'une page biblique,
Qui s'est fait un manteau, de l'or roux de ses blés...
— Et passe devant ses serviteurs assemblés... —
Dans la large beauté d'un couchant symbolique !

L'Automne est la saison du grand crime, où le froid
Console l'humble feuille, en la faisant jolie...
. . . .
C'est le regret poignant du regard d'Ophélie...
. . . .
C'est la débauche des bijoux... des vieux orfrois...

L'Automne ! c'est la messe en tragique spectacle...
. . . .
— O basilique du silence !... —
. . . . En la forêt,
Un évêque tremblant et superbe, apparaît,
Qui déchire, en chantant, le cœur du Tabernacle...

L'Automne ! c'est l'Hostie, élevée au milieu
Du fouillis noir et dur des branches incertaines...
. . . .
Puis le soleil défaille... et sa lueur lointaine
S'éteint...
. . . . On a fermé les portes du Saint Lieu.

L'Automne ! c'est l'appel tendre d'une prière,
Avant le grand sommeil de l'hiver attendu ;
. . . .
C'est, dans le bois, sans que l'on ait rien entendu,
Une chute d'étoiles pâles sur la terre !

AUTOMNALE

L'Automne ! c'est la toux au fond de l'hôpital...
. . . .
C'est la mort pourvoyeuse, errant de ville en ville ;
. . . .
C'est la phtisie, au front du malade débile,
Signant du doigt tendu le dénouement fatal.

L'Automne ? c'est la vie au cœur des cheminées...
. . . .
C'est le recueillement...
. . . . L'angoisse du ciel gris...
. . . .
On regarde en arrière, et l'on est tout surpris,
De la course éperdue et folle des années...

L'Automne ?... c'est l'amant funèbre de l'angoisse...
. . . .
Qui chuchote tout bas, — atroce sermonneur, —
En épiant nos yeux agrandis par l'horreur :
. . . .
« Hâte-toi ! la mort vient ! »
. . . . « Hâte-toi ! le temps passe !... »

L'Automne ? c'est l'amant fidèle du passé...
. . . .
Il tisonne le cœur...
. . . . La flamme chaude et tendre
D'autrefois, n'a laissé qu'un petit tas de cendre...
Qui dort d'un sommeil gris... insensible... et glacé...

L'Automne ?...
. . . . C'est du rêve avec de la fumée !

. . . .

Le vin nouveau, comme un poison consolateur
Nous verse en pétillant l'émoi d'un faux bonheur...

. . . .

C'est l'attendrissement de la lampe allumée...

L'Automne ? c'est l'exil de l'âme qui sanglote
En se sentant glisser, glisser, vers un trou noir...

. . . .

— Au fond du fleuve sale, on voit danser, le soir,
Une ronde sans fin, de lumières falotes...

Automne, je t'adore, ô saison recueillie !...

. . . .

Je t'adore à genoux, car tu es, à la fois.

. . . .

Riche comme le rêve, où s'exalte ma foi,
— Et doux comme les yeux de ma Mélancolie !...

26 Octobre 1914.

Parthenay. Hôpital mixte, Pavillon central.

VII

LE RETOUR



La petite Chapelle, embaume de silence...

. . . .

Elle sommeille en paix, au cœur du grand jardin
Epars autour du vieil hôpital citadin,
Où se berce l'ennui de ma convalescence.

. . . . . . Un soir, j'y suis entré, vers l'heure du salut...

. . . .

J'ai senti tressaillir, alors, mon âme errante,
Comme on voit sursauter une mèche mourante,
Alors que l'huile d'or ne l'alimente plus.

O petite chapelle, humblement décorée !

. . . .

Anges en plâtre peint, dans l'adoration !

. . . .

Cœur divin rayonnant de bénédiction !

. . . .

Glaive perçant le sein de la Vierge éplorée !

Comme j'ai reconnu sur le candide autel ;
Le Tabernacle offrant sa porte précieuse !

. . . .

— On voyait le rubis tremblant d'une veilleuse,
Luire de son éclat frêlement éternel. —

Mes yeux s'habituant à l'obscure pénombre,
Aperçurent bientôt — d'abord confusément —
Des fantômes courbés... De moment en moment,
D'autres les rejoignaient, en un glissement d'ombre.

A voix basse, échangeant leurs réponses, les sœurs
(Pour que Dieu tout-puissant protège la Patrie !)
Disent leur chapelet...
. . . . — Soyez bonne ! ô Marie !... —
C'est un bourdonnement d'angélique douceur...

En écoutant monter leur voix calme et fanée,
— Ainsi qu'on voit parfois une colombe blanche,
Voltiger, anxieuse, au-dessus d'une branche, —
Une prière hésite à ma lèvre étonnée...

Oh ! ne viens pas chez moi, pauvre bonne prière,
Tu sais bien que mon cœur ne peut plus t'accueillir !

. . . .

Le prêtre, vers l'autel, monte pour nous bénir...

. . . .

Je vois les cierges blancs, chevelus de lumière !

Une infirme, tout près, le front extasié,
Chante pieusement le refrain du cantique...

. . . .

Et je sens peu à peu ma cuirasse sceptique
Fondre comme la cire, au contact d'un brasier...

Je suis tout pénétré de langueurs infinies !
Et j'implore, à mon tour, tombé sur les genoux...

. . . .

Jésus compatissant, ayez pitié de nous !

. . . .

Coulez, ô flot harmonieux des litanies !

Le grand cri déchirant du « Parce Domine »
Ressucite l'ardeur de ma foi de naguère...

. . . .

— Je songe, en frissonnant, aux hasards de la guerre ;
— « Maître plein de courroux, m'avez-vous condamné ? »...

Epargnez votre peuple ! Et que votre justice
N'arme pas, chaque jour, votre bras irrité
Contre nous !...
Vous avez toute l'éternité,
Pour accabler nos corps pantelants, de supplices !

La clochette s'agite... On élève la Croix...

. . . .

Alors dans ma détresse et dans mon agonie,
Je crie éperdûment : « Vierge soyez bénie !... »

. . . .

Crucifix qui rayonne, en ta bonté, je crois !...

Je te comprends enfin, et je sens que tu m'aimes !...

. . . .

— Mais soudain, pâlissant, je me suis arrêté,
Car je ne trouvai plus qu'un gouffre dévasté,
Quand mes yeux repentants plongèrent en moi-même !... —

Dieu, je voudrais encor vous prier, mais je n'ose...

. . . .

Il ne reste plus rien du jardin merveilleux,
Que j'aurais dû garder avec un soin pieux ;
— Un souffle de fureur a saccagé les roses !... —

Les arbres dépouillés frissonnent sur le sol :
Chaque source est tarie, et nos bonnes pensées,
— Ces papillons du ciel — se sont toutes lassées ;
Pour ne plus revenir, elles ont pris leur vol !...

Rien ne subsiste plus des choses anciennes...

. . . .

Sur le socle où trônait l'image de vos saints,
De tout l'effort haineux de mes bras assassins,
J'ai hissé, ricanant, des idoles païennes !...

Je suis tombé trop bas, dans l'erreur et le mal ;
Je fus trop entêté, je fus trop misérable,
Pour me voir pardonner mon délire coupable...

. . . .

— Je fus plus salement abject que l'animal !...

— Mais que vois-je ?... L'Hostie ardente me fait signe ?...
Un rayon céleste a nimbé sa blancheur...

. . . .

Oh ! ne me faites pas défaillir de bonheur !,..
Non, je n'accepte pas !... Non, je ne suis pas digne ! —

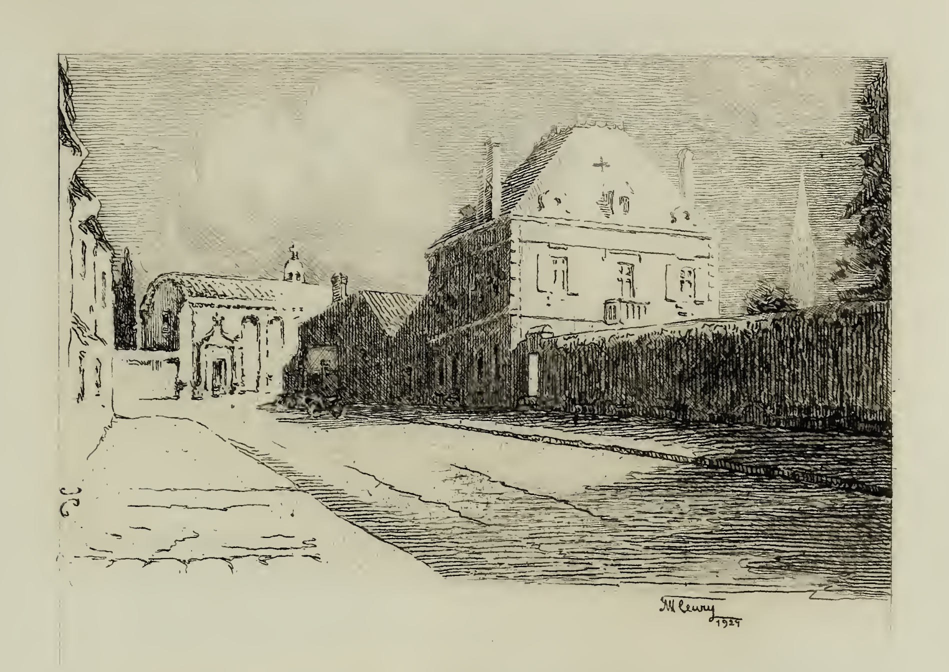
Je ne puis plus parler, Seigneur !
                                        Mon cœur se fend !
— Mon cœur est un torrent qui va rompre sa digue... —
. . . .
Se peut-il que, malgré tout mon passé prodigue,
Vous me reconnaissiez encor pour votre enfant !...

27 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon civil.

VIII

LORSQUE JE REVIENDRAI



Lorsque je reviendrai, la guerre étant finie,
Vers mon pays natal et son calme horizon,
Peut-être verra-t-on chanceler ma raison,
Sous le choc trop brutal d'une joie infinie !...

Quelle fête en mes yeux !... Quelle paix en mon cœur !...

. . . .

Ce sera le printemps vermeil ; et la nature,
Vêtira sa plus neuve et plus riche parure,
Pour recevoir son fils, retournant en Vainqueur !...

Les oiseaux chanteront d'une voix en délire :
« Gloire ! Gloire à jamais, au vaillant défenseur ! »

. . . .

Le ciel, tout rose, aura la suprême douceur
Et le charme accueillant d'un maternel sourire !

En me voyant entrer, le clos aux grands murs gris,
Où la treille vivace et féconde serpente,
Resserrera sur moi ses murailles tremblantes,
Comme un aïeul tendant ses vieux bras attendris.

La glycine, la source où le merle vient boire,
Les fraisiers curieux, le pin, les noisetiers,
Lorsque je passerai dans leurs petits sentiers,
Diront : « Maître chéri, contez-nous votre histoire !... »

Et quand j'aurai parlé, les lis au front penchant,
Embaumant de candeur le flanc de la colline,
Le pin sentencieux, la troublante glycine,
Tous diront, étonnés :
« Comme l'homme est méchant ! »...

Les oiseaux désertant le cèdre centenaire,
Répèteront en chœur, en me voyant venir :
. . . .
« Puisqu'il fût malheureux, puisqu'il faillit mourir,
Il ne nous tuera plus avec son gros tonnerre ! »...

Même un lièvre timide osera s'approcher...
A petits pas... Assis parfois sur son derrière,
Et ses yeux suppliants seront pleins de prières :
. . . .
« Ne sois pas mécontent ?... Ne va pas te fâcher ? »...

Moi, je lui sourirai... — Comme un prince charmant,
Béni par les sujets de son humble royaume... —
Et j'irai par les bois, et j'irai par les chaumes,
Dans un perpétuel et vaste enchantement...

Les chantres du Printemps, pour moi, feront entendre
Une aubade plus chaude, un salut plus vibrant...

. . . .

Les fleurs se pencheront sur le bord du torrent,
Avec des coloris plus discrets et plus tendres...

J'entendrai soupirer les branches de l'yeuse,
Sous l'archet du zéphir, ainsi qu'un violon...

. . . .

— Le trajet du soleil me semblera plus long...

. . . .

— Les scarabées seront en pierre précieuse !

Le baiser de ma muse aura le goût du miel,
L'Aurore me tendra des gerbes de promesses !

. . . .

Je rêverai d'essors, d'éternelle jeunesse...
Et je me griserai de tout l'azur du ciel !

Le soir retentira de subtiles musiques...

. . . .

Le fond vertigineux du sombre firmament,
Au lieu de m'oppresser d'un étrange tourment,
M'emplira de la paix d'une extase angélique.

Mon sommeil sera doux comme un sommeil d'oiseau...

. . . .

Me sauvant de l'assaut des cauchemars terribles,
De beaux rêves prendront mon esprit insensible,
Dans les mailles d'argent de leur léger réseau.

Dans le matin plus pur, je ferai ma prière,
Le Seigneur bénira mon vers inachevé...

. . . .

Dans mes yeux éclatants et sur mon front levé,
Jailliront des trésors splendides de lumière !

Et je défaillerai d'un bonheur si profond,
Que mon corps et mon âme, — ardente sensitive —
En voulant s'y plonger, comme dans une eau vive,
Risqueront d'étouffer, sans en toucher le fond !

. . . .

...Mais reviendrai-je un jour, lointain ou proche ?...

. . . .

Et quelle est la minute et l'heure et la saison,
Où mes yeux reverront mon paisible horizon,
Où j'entendrai la voix joyeuse de mes cloches ?...

...Allons !... C'était encor la folle du logis,
Qui m'avait emporté trop avant d'un coup d'aile,
Et la réalité, plus froidement cruelle,
Vient de blesser à mort mes songes assagis !

Abandonnons-nous donc à notre Destinée,
Ecrite tout là-haut, sur le Livre Divin !...

. . . .

Les supplications, les larmes, tout est vain,
Car l'implacable faulx n'est jamais détournée !...

Aussi lorsque je songe à l'émoi du retour,
Une peur me retient sur la pente où je glisse :
« Je vois soudain surgir l'effroyable calice,
Qu'il me faudra vider, lorsque viendra mon tour ! »

Et je repense alors, pour me rendre courage,
Aux fiers talents fauchés dans leur jeunesse, hélas !...
. . . .
Chénier ! Samain ! Rimbaud ! Verlaine ! et tous ceux-là,
Dont l'avenir
. . . . — Joli vaisseau fragile —
A fait naufrage !...

28 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon civil.

IX

LA MOISSON



Je me souviens d'un livre où j'avais lu naguère :
« L'homme s'agiterait en vain
Il lui faut accepter le fléau de la guerre
Ce mal nécessaire et divin ».

— Nécessaire et divin ! —... Cette phrase insensée
Qui pose un problème angoissant,
Revient parfois errer au fond de ma pensée,
Ainsi qu'un sinistre passant.

Le ciel a donc besoin de toutes nos misères,
Pour édifier sa splendeur ?...
En vain prodiguons-nous l'encens et les prières,
Pour la gloire du Créateur !

— Il faut offrir encor le tribut de l'angoisse —
Et le mal terrasse en chemin
— Aveuglément — toute créature qui passe,
L'homme, la femme et le gamin !... ;

Car l'enfant qui désarme avec son seul sourire,
Doit régler le compte infini ;
Supporter le cruel et terrible martyre
Qui n'épargne pas même un nid !...

Et lorsque le plaisir fait pencher la balance,
Lorsqu'on ne pleure plus assez,
Nous sombrons dans la guerre effroyable, où nous lance
Le Maître, soudain courroucé !...

. . . .

Seigneur, êtes-vous donc quelque bourreau tragique,
Un Moloch assoiffé de sang ?...
Distrayez-vous là-haut votre cour angélique,
Avec les cris des innocents !...

Ou tout cela n'est-il qu'un mal involontaire ?...

. . . .

— Car, enfin, vous vîntes jadis,
Pour secourir le pauvre et consoler la terre,
En lui montrant le Paradis ! —

N'êtes-vous plus le Maître ?...
Oh ! qu'en sa bauge immonde,
L'Eternel Révolté rira,
Si le poids formidable et suprême du monde,
A paralysé votre bras !

Si le réseau trop lourd d'une force infinie,
Vous emprisonne et vous défend
D'empêcher cette atroce et fatale agonie,
Dont vont expirer vos enfants !..

Non !... Vous êtes toujours le Maître de l'espace,
~~Vous~~ qui commande aux cieux entr'ouverts...
Votre droite est terrible et jamais ne se lasse...
De porter l'immense univers ;

Quand votre volonté ordonne le massacre,
Vous fermez vos yeux expirants,
— Tel un fier empereur, à l'heure de son sacre,
Paraît plus superbe et plus grand !

Mais notre esprit est faible et ne peut pas comprendre...
. . . .
— Ceux qui se révoltent sont fous ! —
. . . .
Vous demeurez pour nous, le Père le plus tendre,
Seigneur, et nous vous aimons tous !

Seulement, votre voie est trop impénétrable ;
Tout se transforme par vos mains...
. . . .
— Et vous avez choisi le palais d'une étable
Pour régner sur le genre humain !

Je ne veux plus chercher à percer le mystère
Ni vos desseins de l'Au-Delà...

. . . .

Le dévouement n'est beau que lorsqu'on sait le taire ;
Vous voulez mon corps : « *Le voilà* » !...

Pourtant je veux rêver à tout ce que vous faites,
Avec les subtils éléments,
Des deuils inconsolés et des rouges défaites,
Et des plus atroces tourments.

Alors, ma rêverie anxieuse imagine,
Que les bonheurs que vous donniez
Mûrissent en chagrins, pour les gerbes divines
Dont s'enrichissent vos greniers ;

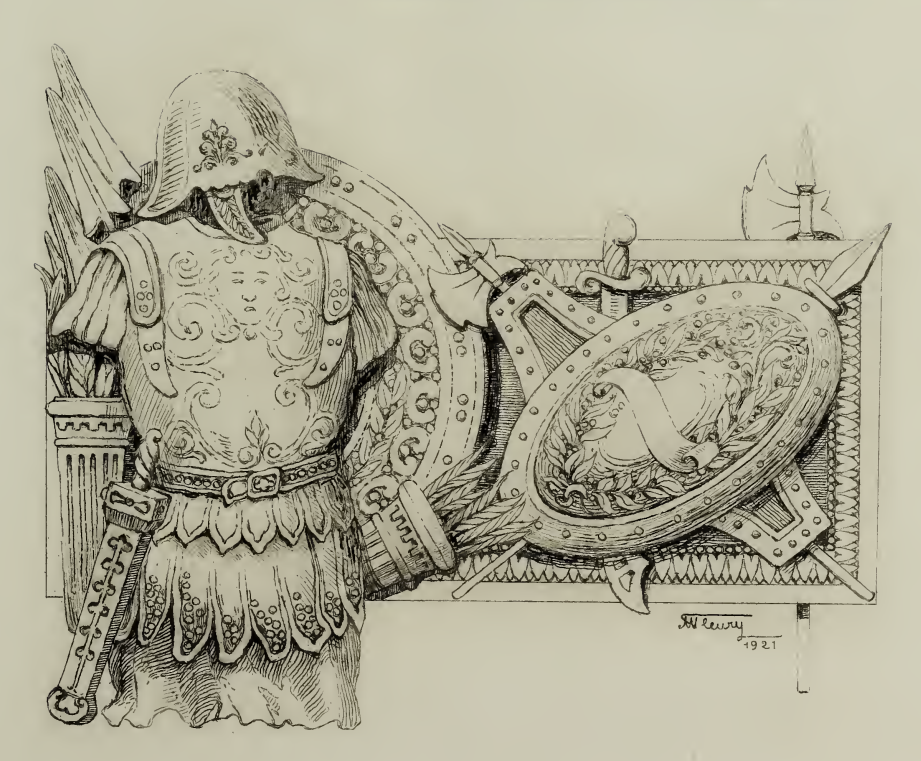
Nos maux sont précieux, nos maux sont méritoires,
Et nos défaites du matin,
Servent à préparer d'éclatantes victoires,
Pour l'aurore du lendemain.

Aussi, fauchez le champ de notre destinée !...
Ecrasez la grappe au pressoir !...
Cueillez la fleur fragile, avant que soit fanée
Sa tige morte avec le soir !...

Prenez, ô laboureur grave et mystérieux,
Prenez pour vos moissons étranges,
Ma douleur résignée...
. . . . — Un blond froment des Cieux,
Dont vous communierez les Anges !... —

29 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon civil.



X

AVANT LA GUERRE



Voici venir Novembre...

. . . . Ah ! c'était la saison
Que j'adorais surtout, lors de la vie heureuse,
Que vient d'assassiner l'effroyable tueuse...
. . . .
C'était l'intimité plus chaude des maisons...

La Toussaint d'autrefois n'était pas douloureuse,
. . . .
Sous les rayons trompeurs du beau soleil fiévreux...
Les regrets s'apaisaient au cœur des malheureux,
Les sanglots se muaient en des larmes pieuses.

Mais cette année, hélas ! le mal est trop cruel,
Et les parfums amers des rudes chrysanthèmes,
N'anesthésieront plus le supplice éternel
Et n'étoufferont plus les sanglants anathèmes.

Tout est changé sur terre et nous ne vivons plus !

. . . .

En vain le chaud décor est demeuré semblable :
Lorsque l'on croyait jouir des heures ineffables,
Le destin qui guettait — sournois — n'a pas voulu !...

Pourtant le sol s'endort avec mélancolie,
Le ciel est aussi pur et limpide ; pourtant,
Penchée au beau miroir enchanteur de l'étang,
La feuille se reflète en sa grâce pâlie !...

Pourtant la brise fleure un relent de fruit mûr !...

. . . .

La Treille semble lourde où sifflote la grive,
Sous l'opulent manteau tissé de pourpre vive !

. . . .

Un dernier vieux lézard tremblant se chauffe au mur !

Adieu le bel été, les vendanges sont faites !

. . . .

Les pommes ont passé le seuil, à pleins paniers,
Les sacs de blés, pansus, s'entassent aux greniers,
Et la grange a du foin séché, jusqu'à son faîte !

C'est le temps des labours et des emblavaisons,
Où l'on va, pas à pas, suivant les bœufs qui fument,
Creuser le long sillon, qui se perd dans la brume,
Et le soir, l'on s'endort, les pieds sur les tisons !...

Le Chasseur embusqué parmi les pins, qui rêvent,
Guette le vol sifflant des sauvages ramiers ;

. . . .

Vers le soir, saluant la lune, les premiers,
Des hiboux en sanglots, se lamentent sans trêve...

Quand les matins sont froids et clairs, lorsqu'on peut voir
Une vive gelée argenter les éteules,
Et mettre un manteau blanc sur le dos rond des meules,
On chasse avec bonheur, l'alouette au miroir !...

C'est aussi vers ce temps que le marais s'inonde,
Les vols des pluviers, des courlis, des vanneaux,
Fourmillent aux lointains et rasent les canaux,
Faisant frémir l'échine électrique de l'onde.

Les hérons, dans la nuit — tard après le coucher
De l'astre languissant — s'annoncent par les râles
Caverneux et profonds, de leurs voix gutturales,
Puis, à grand fracas d'ailes, arrivent se brancher.

Le lièvre est aux labours frais creusés, quand il gèle,
Mais son corps chaud exhale une faible vapeur,
Qu'aperçoit aussitôt l'œil perçant du chasseur,
Attirant l'ennemi vers l'abri qu'il décèle.

C'est lorsque l'eau s'acharne à tomber, et ravine
Les chemins forestiers où le bûcheron passe,
Que l'on lève, au taillis, la première bécasse,
Et, dans les prés bourbeux, l'agile bécassine.

C'est la vie agitée, où tout semble plus beau !...
. . . .
C'est la triste splendeur du lent déclin d'un règne !...
. . . .
Près du feu de sarment, qui grille la châtaigne,
Les amis assemblés goûtent le vin nouveau.

On se retrouve, enfin !... Les cœurs sont plus à l'aise !
. . . .
Comme après les oublis confiants de l'été
On se tend les deux mains, avec fraternité,
Pour affronter l'assaut des minutes mauvaises !

Les amants attendris se serrent de plus près...
. . . .
Sous le plomb du ciel gris et pesant de Novembre,
Le rire des enfants, dans la tiédeur des chambres,
Semble aux parents songeurs, plus sonore et plus frais...

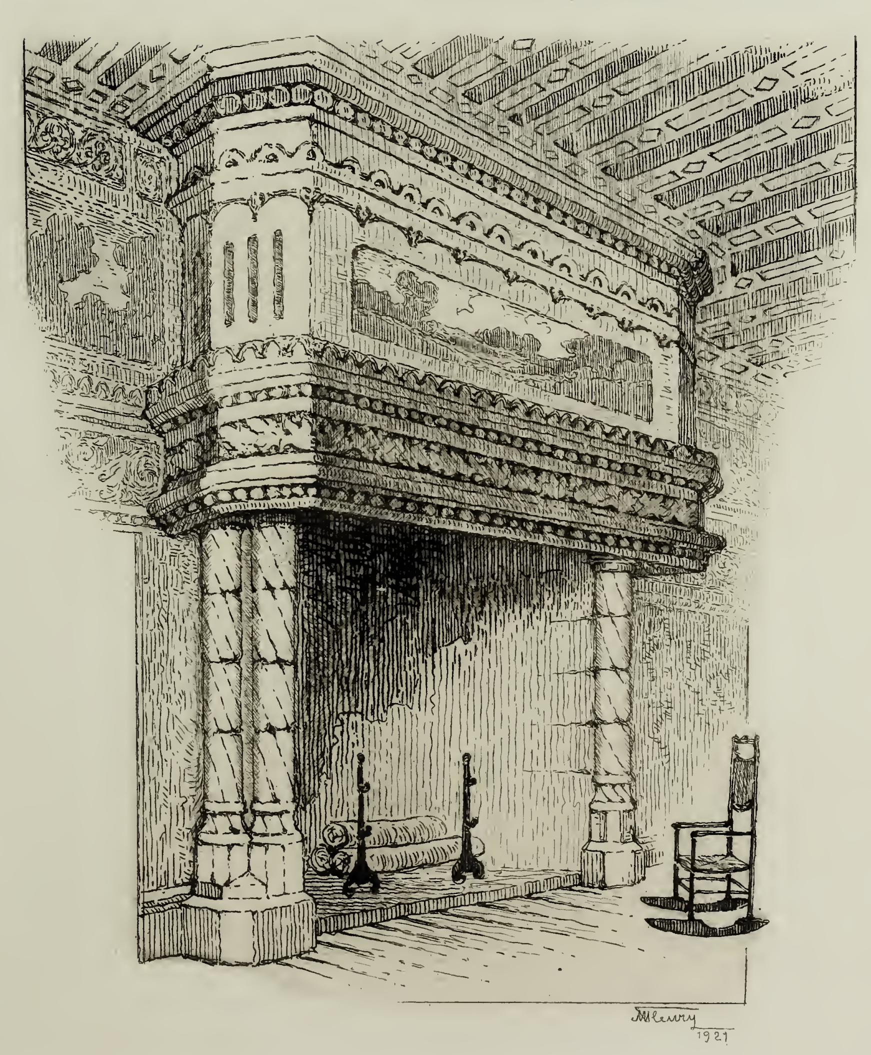
Vois le spectacle ardent du soleil qui se couche !...
. . . .
Quoi ! le fleuve de feu qui s'écoule, là-bas,
Ne te fait pas frémir et ne t'attendrit pas ?...
. . . .
Des cris extasiés ne forcent pas ta bouche ?...

Non !...

Car je songe alors, en mon trouble hagard,
Aux charniers douloureux de l'ardente fournaise,
Et l'Occident qui croule, en sa lueur de braise,
Comme un voile sanglant, opprime mon regard !...

30 Octobre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Pavillon civil.



XI

PARFOIS, TRAINANT MON PAS...



Parfois, traînant mon pas langui, sur le chemin,

— Familière, ainsi qu'un bâton dans ma main, —

Je te sens plus amère, ô ma vieille souffrance !
C'est que mes yeux rougis se tournent vers Jadis,
Qui rayonne, lointain, comme un blond Paradis,
Au seuil mystérieux de ma pensive enfance !

C'est fini... Trop loin, Mort !... Où suis-je donc rendu ? —

Ah ! Seigneur, rendez-moi le Paradis perdu !...

Elle passa, jolie et fausse, en mon chemin,

Et confiant, alors, je lui tendis la main :

Je croyais qu'elle allait partager ma souffrance !...,
Pour elle, j'oubliais les serments de Jadis,
Sa bouche fut mon port, ses yeux mon Paradis,
Elle cueillit la gerbe en fleurs de mon enfance !...

...Elle y a mis mon cœur, et ne l'a pas rendu...
. . . .
Ah ! Seigneur, rendez-moi le Paradis perdu !

J'avais longtemps suivi, sans peur, l'étroit chemin,

Où la foi, pas à pas, me guidait par la main.

Et je croyais en Dieu, de toute ma souffrance !
Puis l'amour a flétri les roses de Jadis,
La passion m'ouvrit d'écœurants paradis,
Où je te reniai toi-même, pure enfance !

Le doute a pris mon cœur et ne l'a pas rendu ;

. . . .

Ah ! Seigneur, rendez-moi le Paradis perdu !....

3 Novembre 1914.

Parthenay,

Hôpital mixte,
Notre-Dame de la Couldre.



XII

LA VOIX DES CHOSES...



Allons, ne rêvons plus aux choses anciennes !...

. . . .

Les adieux prolongés amollissent le cœur...

. . . .

Je ne veux plus songer qu'à revenir vainqueur !...
Car il faut que je vive !... il faut que j'en revienne !...

Gardons le regard fier et notre esprit si haut,
Si haut parmi l'azur, qu'il soit gardé des taches !
Souvenons-nous toujours que la Dame à la faulx
Respecte le courage, et sait frapper les lâches !...

Songe bien que tes morts, endormis sous les ifs,
Tes parents étendus au fond du cimetière,
Ne te demandent plus l'appui de ta prière :
— Un autre espoir émeut leur silence pensif. —

Ils veulent, dans leur nuit obscure et solitaire,
Que leur fils, révolté, chasse les ennemis...
. . . .
D'un geste souverain, s'il leur était permis,
Leurs squelettes dressés montreraient la frontière !

. . . .
Tout parle autour de moi !...
La plaine et le bois nu
Me disent : « Pars, Va-t-en »... Je verdirai plus belle ;
Et moi, je fléchirai sous les feuilles nouvelles,
Lorsque, pour le printemps, tu seras revenu !...

Le soleil déclinant, aux rouges meurtrissures,
Qui fait un lac de sang, du marais infini,
A l'air de me crier : « Au revoir ! Sois béni !
— Vois quelle apothéose inonde ma blessure !... »

Et quand tombe le soir, favorable aux aveux,
Parmi les bruits confus du vent, je crois entendre
Le sol natal, la terre à la fois grave et tendre,
Me dire en soupirant : « *Pars, mon fils!... Je le veux!* »...

« Je t'ai donné vingt ans de constante tendresse,
« Tu as vécu des fruits de mon sein maternel,
« Maintenant a sonné le moment solennel,
« Il faut que tu sois fort, — ou que tu me délaisses!... »

Mon cœur — mon cœur lui-même — implacable et têtu,
Enflant sa sourde voix, me répète en sourdine :
. . . .
« Le sang des vieux héros payait la paix divine,
« Tu n'avais pas gagné ce bonheur-là, vois-tu!

« Tu bénissais la terre, et ton âme ravie
« Vibrait à ses beautés... Tu juras de toujours
« Lui conserver intact, un éternel amour :
. . . .
— « Scelle donc ton serment par l'offre de ta vie !... » —

La treille qui frissonne au vent de la Toussaint,
Me conseille, au départ :
« Sache que mon breuvage,
« Est un don du Très-Haut qui bénit le courage,
« Mais punit tout abus dégradant et malsain !... »

. . . .

J'écoute, avec respect, vos furtives paroles,
Et je me souviendrai de toutes vos leçons,
Voix de chez nous, qui bourdonnez à l'unisson,
Faisant courber soudain ma jeune tête folle...

Je comprends, à la fois, que le travail est sain,
Qu'il faut gagner son pain, son repos et sa vie :
. . . .
Le bonheur qu'on tendait à l'âme inassouvie
N'était rien qu'un perfide et funèbre assassin.

Aussi, j'achèterai ma future existence,
Avec tout le sang pur, demeuré dans mon cœur...
. . . .
Je te sacrifierai, chère Patrie en pleurs,
Et mon être qui souffre et mon esprit qui pense.

Pour stimuler ma haine et doubler mon effort,
Je me battrai pour toi, ma petite Vendée !

. . . .

Tout au fond de mes yeux, ton image gardée,
Sera le talisman qui me rendra plus fort.

Parmi tant de pays de mon pays de France,
C'est surtout toi que j'aime et toi que je défends,
Toi qui sus exalter mes beaux rêves d'enfant ;

. . . .

— Toi, dont l'azur est grec et parle d'espérance !

Après le vaste choc épuisant du combat,
Je viendrai t'évoquer, au fond de ma pensée,
— Terrible — pour pouvoir, crispant ma chair lassée,
Fouailler d'un souvenir ma force qui s'abat.

Et c'est tout plein de toi que, tendant mes mains noires,
Je m'en irai rouler, délirant, dans tes bras,
Quand tout sera fini, et que l'on entendra
Monter le cri vibrant et chaud de la Victoire !...

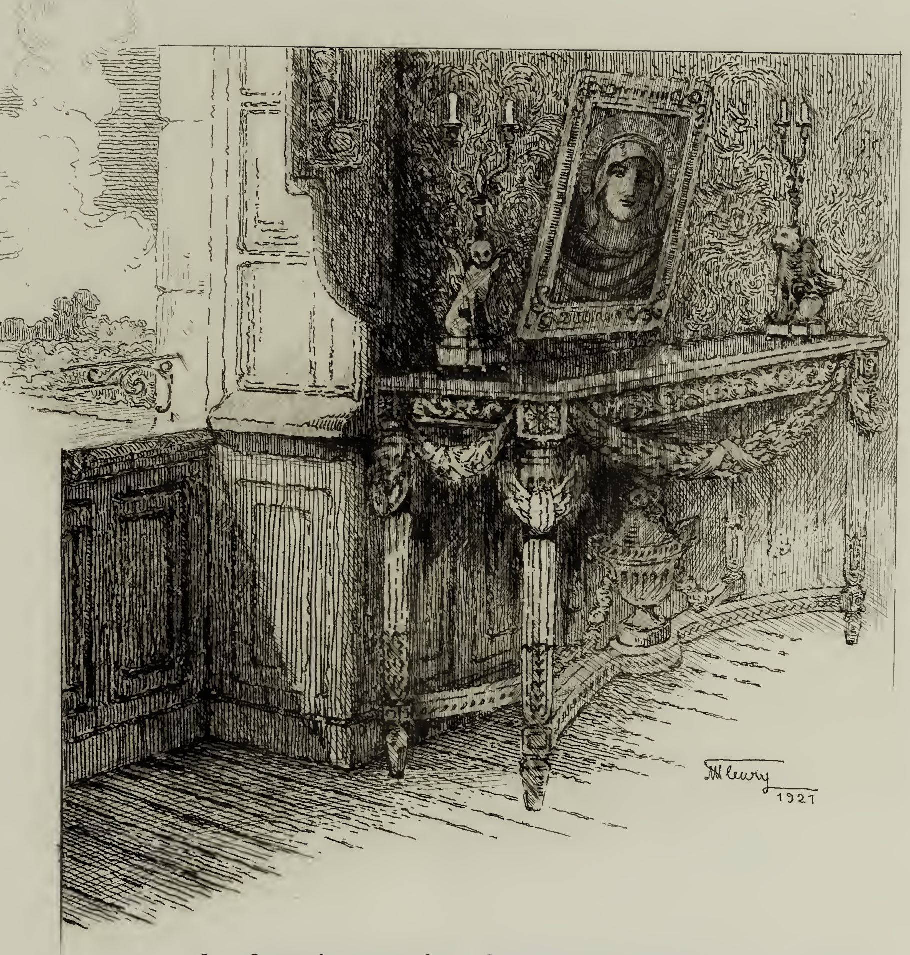
12 Novembre 1914.

Parthenay, Hôpital mixte, Notre-Dame de la Couldre.

XIII

PRIÈRE...

I



Le Sacrifice est fait, Seigneur ! prenez mon corps,
Mes nerfs trop délicats, l'océan de mon rêve,
Faites que la minute angoissante soit brève,

— Que je ne sente pas longtemps venir la mort !

Et si vous n'exigez pour sauver ma Patrie,
Qu'un peu du jeune sang que j'offre sans compter ;
Si, mon empressement vous ayant contenté,
Vous me donnez deux fois le trésor de la vie ;

Exigez tout de moi, mes membres et mes sens,
Mais écoutez alors ma dernière prière :
. . . .
« *J'aimerais mieux me voir étendu dans la bière,*
Que de perdre mes yeux ! »...
« Soyez compatissant !... »

Soyez compatissant, car la pire torture
Ce serait d'aveugler les beaux miroirs pieux,
Qui m'ont guéri souvent, en reflétant les cieux,
Et les calmes beautés de toute la nature.

Ah ! brisez-moi plutôt !...
Que je sois impotent !...
. . . .
Broyez mes bras !... Broyez ces jambes précieuses,
Qui promenaient ma joie, aux minutes heureuses,
Où j'allais, sans compter ma jeunesse et mon temps !

Rendez-moi monstrueux et crevez mes oreilles !
. . . .
Mais ne me plongez pas dans l'éternelle nuit... —
— Après avoir vécu si longtemps, je ne puis
Oublier la splendeur de vos aubes vermeilles...

Ce serait si cruel et si terrible, hélas !
— M'avoir fait contempler la terre que j'adore,
La mer mouvante, au loin, qu'un vivant soleil dore,
Et, d'un geste effrayant, m'enlever tout cela ! —

Je suis l'amant pensif de la plaine embaumée,
Du marais somptueux, de la grève et des bois,
Qui — s'y étant grisé de bonheur tant de fois —
Ne peut plus se passer des lèvres de l'aimée.

Vous avez dû bénir ma douce passion,
Car à travers l'espace et l'azur qui vous voilent,
Vous sentant palpiter dans l'essaim des étoiles,
C'est vous que j'adorais dans la Création!

C'est confiant en vous, que je demande grâce!

. . . .

Si je vous ai fâché parfois, vous savez bien,
Que ce fut sans malice...
Et sans songer à rien...
— Je suis plus étourdi qu'un papillon qui passe! —

— Je suis plus incertain que le souffle du vent! —

. . . .

Mais je fus, pour autrui, sans rancœur et sans haine...
Et lorsque j'avais cru vous faire de la peine,
Vous m'avez, dans le soir, vu pleurer bien souvent!

Aussi pardonnez-moi les fautes de jeunesse...

. . . .

Si je fus trop volage, un jour, ou trop léger,
Je n'ai jamais voulu, Seigneur, vous outrager,
Et vous seul avez pu mesurer ma tendresse.

Ecoutez ma prière angoissée et ma voix !

. . . .

« Epargnez mes deux yeux qui sont toute ma vie !...

. . . .

Je promets de vieillir sans plainte et sans envie,
Malgré tout mon chagrin contenu, — si je vois !... —

Oh ! reconnaître encor les adorés visages !
Contempler à nouveau mon paisible horizon,
Voir se renouveler le cycle des saisons,
Et, le soir, la féerie ardente des nuages !

Retrouver, en suivant les sentiers encaissés,
L'ombre des chemins creux, perdus sous le feuillage,
Le granit scintillant sur les monts du bocage,
Les lieux où ma jeunesse, éblouie, a passé !...

Revoir encor la dune, où fleurit l'œillet rose,
Les grands volubilis, le chardon bleu des mers,
Et l'immortelle jaune, au fort parfum amer,
Et les pins embaumés, dressant leur front morose !

Saluer à nouveau, de mille cris d'enfant,
Contenant mal ma joie intime et solitaire,
Un à un les clochers qui sortent de la terre,
Et que je sais trouver, sur la route, en passant !

Suivre d'un long regard, plein de mélancolie,
Les oiseaux migrateurs, qui fuient le continent...

. . . .

Leur triangle effacé, sombrant très lentement,
Et mourant, tout là-haut, dans la clarté pâlie !...

A mon joyeux réveil, apercevoir encor
La Vierge de Henner, au très pâle visage,
Qui m'étreint d'un regard d'amante pure et sage,
Et sourit, maternelle, au fond du cadre d'or !

Découvrir le jardin, quand j'ouvre ma fenêtre,
Avec ses fleurs d'été, plus fraîches au matin
Et, l'astre étant levé, lui tendre mes deux mains
En transparent de pourpre !... Et bâiller de bien-être !...

Me pencher sur la vie humble des tout petits,
Observer le mystère et la grâce des choses ;
La Cétoine, aux midis, qui s'endort sur les roses,
Ainsi qu'un joyau vert, dans un bijou serti !

Ah ! Seigneur, comprenez mon impossible angoisse !
Ne me ravissez pas le rayon consolant
Qui rafraîchit mon front, lorsqu'il est trop brûlant,
Et retrempe l'acier de ma volonté lasse !

Mais si je dois mourir dans les bras de l'hiver,
Tué par l'ennemi, dans la nuit froide et nue,
Je veux, — pour mieux fouiller les ombres inconnues, —
Que l'on laisse mes yeux...
Mes yeux morts...
Grands ouverts !...

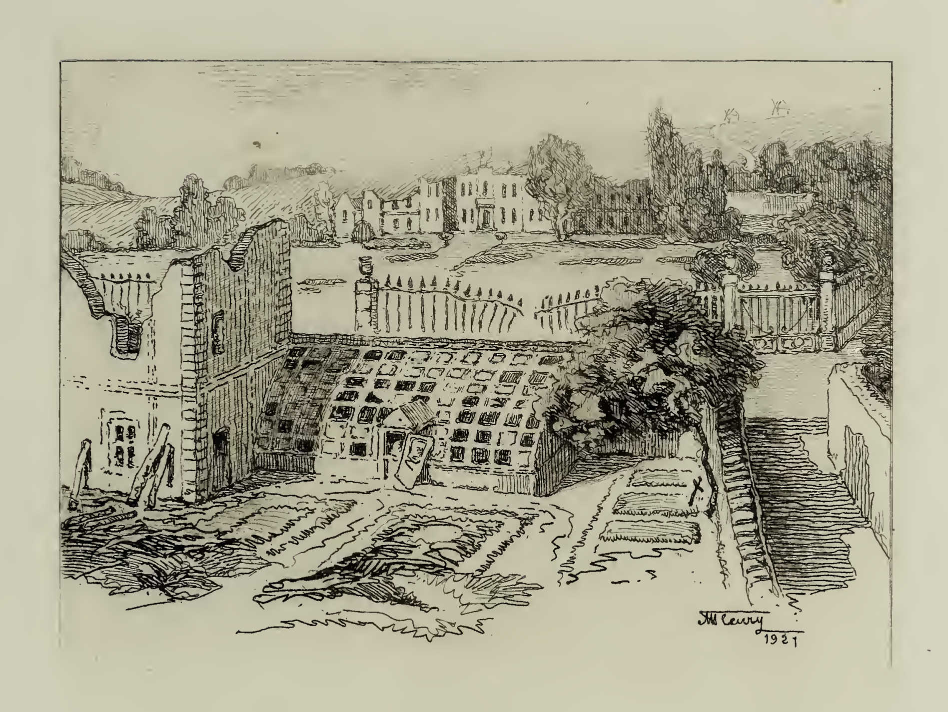
Vendredi, 13 novembre 1914.

Notre-Dame de la Couldre.

XIV

PRIÈRE

II



Quand je ne serai plus qu'un cadavre de gloire,
Un mort, parmi les morts des combats furieux,
Quand l'on verra monter vers nos drapeaux joyeux,
L'essor miraculeux et blond de la victoire !

Etendu pour toujours, en pays étranger,
Lorsque j'aurai rendu mes forces à la terre,
Pour me décomposer dans l'éternel mystère,
Que l'on m'ensevelisse à l'ombre d'un verger !

Que l'on creuse un grand trou, dans la terre féconde,
Au pied d'un arbre, fier de ses fruits estivaux ;
Et je me mêlerai, dans l'Avril, à nouveau,
En sève bouillonnante, au tourbillon du monde !

Ma chair ira gonfler la pulpe des beaux fruits,
Mon âme revivra dans la chanson des branches;
Et lorsque montera, très loin, la lune blanche,
Elle soupirera des hymnes à la Nuit !...

Je saurai pour jamais, écouter et me taire...
. . . .
Les fourmis, à mon tronc, grimperont sans émoi.
Et les petits oiseaux n'auront plus peur de moi !
. . . .
— Je serai le penseur, au rêve solitaire... —

Le vent m'arrachera des cris plus douloureux,
Que n'auront jamais fait les passions humaines ;
. . . .
— Les voyageurs, pensifs, en traversant la plaine,
Frémiront à ma voix, au timbre ténébreux ! —

Pour attirer vers moi. tous les enfants que j'aime,
Je tendrai mes trésors sucrés et savoureux,
M'amusant, à les voir se chamailler entr'eux,
Et mordre aux globes roux, qui tomberont d'eux-mêmes.

Aux volontés de Dieu, restant toujours soumis,
Je pousserai si loin le pardon de l'offense,
Qu'arbre déraciné, transplanté loin de France,
Je donnerai mes fruits aux fils des ennemis!

. . . .
Je laisse mon squelette, et ma chair condamnée
A se désagréger loin du pays natal,
Je me soumets, sans crainte, à cet ordre fatal
Et j'accepte l'arrêt dur de ma destinée.

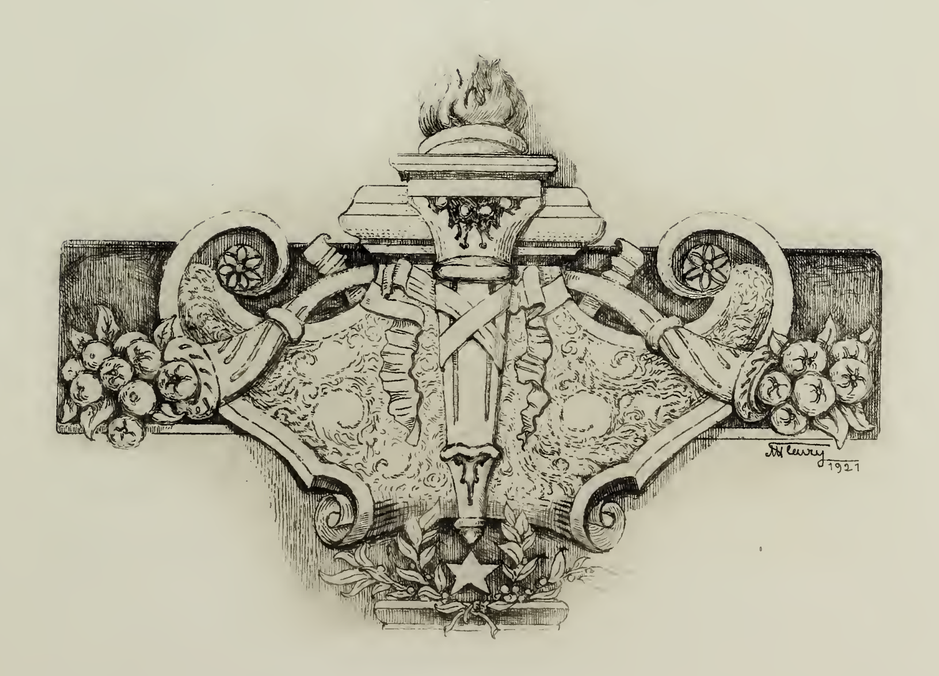
Mais je voudrais, Seigneur, que la fleur de mon sang,
Puisé dans l'air salin. dans les fortes haleines,
— Qui, du vert Océan balaient la verte plaine, —
Et dans la grappe mûre au coteau jaunissant;

Je voudrais que ce flot, offert par la Victime,
— Ce flot plus précieux que la chair et les os —
Te cherche, comme un vol de fidèles oiseaux,
O ma Vendée; ainsi qu'un colombier intime!

Je voudrais que ce sang que j'ai versé pour vous,
Chère Patrie aimante! — Une nuit, s'évapore —
Et, ruisselant des yeux attendris de l'Aurore,
Se résolve, en rosée, aux terres de chez nous!...

14 Novembre 1914.

Parthenay, Notre-Dame de la Couldre.



TABLE

			Pages
	Préface de M. Henri Lavedan, de l'Académie Française		15
	Lettre de M. Maurice Barrès, de l'Académie Française		27
	Avant-propos de M. René Vallette		31
	Extrait des Dernières Volontés de l'Auteur		40
	Destinée		45
	La Veillée des Armes		49
I	Convalescence	21 . oct	59
II	L'Inutile Leçon	22 . "	67
III	Le Cauchemar	23 . "	75
IV	Remember	24 . "	85
V	Révolte	25 . "	95
VI	Automnale	26 . "	103
VII	Le Retour (à Dieu)	27 . "	111
VIII	Lorsque je reviendrai	28 . "	119
IX	La Moisson	29 . "	127
X	Avant la Guerre	30 . "	137
XI	Parfois, traînant mon pas	3 nov	147
XII	La Voix des Choses	12 . "	155
XIII	Prière I	13 . "	163
XIV	Prière II	14 . "	171